

Le Secret De La Green River

Roman

Jean Michel-Bain

la Muse Badine, Vaires-sur-Marne © 2017

ISBN 979-10-95724-07-0

Cela faisait maintenant plus d'un an que La Taupe avait racheté son numéro, et à franchement parler, il commençait à en avoir plein le dos. Ce n'était pas tellement les soixante heures de travail hebdomadaire qui le gênaient, il en avait vu d'autres en travaillant autrefois aux champs avec son père, mais plutôt ce flou qui régnait sur la qualité de ce qu'on vendait, d'origine parfois douteuse, et aussi le fait que beaucoup se retrouvaient finalement avoir payé un prix plus élevé que ce qu'ils comptaient mettre initialement. Il convenait que le système était juste et plutôt bien fait, tant il est vrai que ces objets qui trouvaient acheteur auraient probablement fini dans un grenier ou dans une boutique où la poussière se serait accumulée sur eux pendant des années, ce qui n'aurait pas encouragé les affaires de vendeurs contents de trouver là un supplément à leur héritage dans un délai compatible avec les exigences de la fiscalité des successions.

C'est simplement que la charge émotionnelle qui accompagnait souvent le coup de marteau du commissaire-priseur trouvait en lui un écho inattendu qui lui nouait les entrailles et lui faisait palpiter la poitrine. Sans jamais intervenir dans les ventes autrement que dans le cadre de son travail, il avait pris l'habitude de vivre intensément le déroulement des événements, pour chaque article vendu, depuis la description rapide ânonnée par le commissaire-priseur jusqu'au compte-rendu griffonné par le clerc, et en passant, par toutes les étapes intermédiaires, les ordres aboyés par le crieur, les signes parfois presque imperceptibles adressés par les acheteurs en vue de signifier qu'ils surenchérisaient ou au contraire qu'ils laissaient tomber. Le comble, c'est qu'il finissait par subir plus que les autres l'augmentation progressive d'intensité qui accompagnait la montée de l'enchère, et il vivait multipliées par deux les joies ou les déceptions, parfois immenses lorsqu'on atteignait des sommets et que l'acheteur inexpérimenté se rendait compte qu'il aurait peut-

être dû mieux se préparer, et que le prix payé était bien au delà de ce qui serait resté raisonnable.

J'ai connu La Taupe un vendredi, lors d'une vente de manuscrits et de bouquins provenant de la collection personnelle d'un antiquaire ayant eu pignon sur rue, et je m'en souviens comme si c'était hier, car j'avais finalement obtenu pour une bouchée de pain un brouillon de l'une des nouvelles de Faulkner, que tout à fait bizarrement personne n'avait reconnue comme telle, ce que je m'étais bien gardé de signaler, car alors le prix en aurait été plus que substantiellement augmenté. Je l'avais fait expertiser à New-York par la suite, où l'on m'en avait proposé une petite fortune, mais je l'avais conservé, le plaisir de posséder l'objet étant bien plus fort que l'euphorie financière forcément momentanée qu'une forte arrivée de fonds aurait provoqué.

La Taupe débutait, et c'était lui qui était chargé ce jour-là de poser sur la table les objets mis en vente, ce dont il s'acquittait très bien au moins dans les premiers instants. Les premières ventes se passèrent sans problème, affaires claires et rapides, et rondement menées à la satisfaction générale. Il s'agissait d'une collection de joujoux anciens, où se mêlaient jeux de tripot, flippers du début XXème, jeux de cartes et de bilboquet, ainsi que des quantités d'autres objets ludiques présentés parfois en vrac dans une caisse.

Arriva le tour d'un superbe jeu d'échec en ivoire, que La Taupe portait délicatement et de manière cérémonieuse, un peu à la façon d'un maître d'hôtel qui aurait amené une soupe fumante à un aréopage de vieilles dames. Malheureusement, dans les derniers mètres, il se prit les pieds dans un coin du tapis, et après avoir trébuché, laissa échapper quelques unes des pièces du jeu, qui allèrent rouler un peu partout devant lui. Le pauvre était tout catastrophé, et c'était un triste spectacle que de le voir rouge et suant, à quatre pattes, allant ramasser les pièces manquantes jusque sous les jupes, pendant qu'une partie de l'assistance se délectait, le rire au coin des lèvres, et que le commissaire-priseur pianotait sur son pupitre d'un air agacé. Je me levai pour aller l'aider, et même si mon apport fut négligeable, et qu'il ne manifesta aucun remerciement, obnubilé qu'il était par sa faute, je crois qu'il m'en garda reconnaissance.

Par la suite, nous nous sommes revus, il se souvenait de moi, et il alla jusqu'à m'offrir une mousse à la Taverne, où il allait

régulièrement se rincer le gosier avec quelques uns de ses collègues, et où j'avais moi-même mes quartiers les jours où je décidais d'aller me frotter un peu à la populace de l'hôtel Drouot.

Un beau soir où je traînais une fois de plus mes guêtres dans une des deux salles qui donnent rue Rossini, je tombais sur une collection de bouquins tous plus hétéroclites les uns que les autres, et qui provenaient de la liquidation d'une succession. Mon attention était forcément éveillée, car c'est dans ce genre de circonstances que l'on fait de bonnes affaires, l'évaluation ne pouvant pas être précise du fait de la quantité, et tout ce qui tombe en dehors du champ de l'expertise est forcément regroupé, sous-évalué, et partira pour une bouchée de pain. Il faut de la perspicacité cependant, car il est hors de question d'acquiescer tout ce qui se présente, et de se retrouver avec de pleines charrettes de fatras de paperasserie inutile. Et c'est l'examen avant la vente qui permet de s'y préparer, examen qu'il faut toujours mener d'un œil dédaigneux afin de ne surtout pas éveiller l'intérêt, et pousser par la suite ses enchères du ton las de celui qui n'a rien trouvé, mais qui veut absolument quelque chose, et donc se démène pour la bonne cause, et n'achète finalement que pour rendre service et débarrasser, désireux qu'il est de dépenser le budget qu'il s'est alloué pour la journée.

Ce qui m'intéressait ce jour-là, c'était un bac de bouquins d'un auteur inconnu, peut-être du XIXème, d'une qualité très médiocre, et très abîmés, un peu du genre de ces vieux Gallimard jaunâtres, mais en bien pire, certains avec des pages pas encore découpées, et dont l'apparence ne me rappelait rien de tout ce que j'avais pu voir jusqu'alors. Du coin de l'œil, j'observais la tranche, tout en faisant semblant de m'intéresser à une édition rare de Fenimore Cooper, qui m'aurait bien plu si j'avais disposé de la somme annoncée pour la mise à prix. Comme je déambulais négligemment, ayant achevé mon expertise, je me retrouvai à côté de mon ami La Taupe, que je saluai discrètement, et il me répondit d'un clin d'œil imperceptible. Je savais qu'il n'aimait pas afficher de bonnes relations avec les clients, et je fus donc d'autant plus surpris lorsqu'il se pencha vers moi, et me glissa d'aller le retrouver chez Chartier, me proposant donc de déjeuner avec lui.

Notre relation cordiale, mais jusqu'à ce jour assez distante, prenait donc un tour plus personnel, et je n'avais pas la plus petite idée de ce qui pouvait bien motiver ce changement d'habitude. Chartier peut être considéré comme le dernier Bouillon de Paris, vestige de ces restaurants populaires où l'on s'entassait autrefois pour déguster un morceau de viande noyé dans la soupe en échange de quelques sous. Il n'est distant de l'hôtel Drouot que de quelques pâtés de maison et satisfaisait le besoin de discrétion de mon nouveau copain, tout en évitant la fatigue d'un long trajet, sans parler du fait que sa pause ne durait qu'une demi-heure.

Après avoir profité de l'occasion pour flâner sur les boulevards, et en sachant que je disposais d'un temps très confortable jusqu'au démarrage de la vente qui m'intéressait, je poussai le tourniquet ouvragé de bois et de laiton, et j'allai m'installer à une table au premier, d'où je pouvais avoir la vue sur l'ensemble de la grande salle tout en surveillant l'entrée, et en ménageant ainsi à La Taupe la possibilité de déjeuner un peu en retrait si d'aventure son besoin d'anonymat devait se révéler plus pressant.

Il arriva cinq minutes plus tard, me cherchant déjà du regard, et je le hélai silencieusement par dessus la balustrade. Il monta les escaliers allègrement malgré sa forte corpulence, évita quelques tables avec souplesse, salua l'un des garçons d'un clin d'œil appuyé, et s'installa sur la banquette en face de moi, mais sans pour autant prendre ses aises, restant un peu bêtement assis à l'endroit même où il s'était posé, sans rechercher la position la plus confortable ni même se laisser aller contre le dossier comme on a l'habitude de le faire quand on prend place pour un bon repas.

— On commande tout de suite, dit-il d'un ton interrogatif mais qui n'admettait pas de réplique.

Le service est rapide chez Chartier, et j'ai eu mon œuf-mayonnaise tomate-rondelle en un temps record, tandis que La Taupe attaquait un saucisson-cornichon-beurre, le tout devant un ballon de rouge du patron. Il mâchait consciencieusement, jetant de temps à autre un coup d'œil à sa montre, et je ne disais mot, sachant par expérience que j'en saurai plus en me taisant qu'en le pressant de questions. L'heure tournait, que je pouvais surveiller aussi à la pendule murale, et au bout de vingt minutes, je

commençai réellement à me demander ce que nous faisons à échanger des banalités sur la qualité de la bouffe, le manque de chaleur des maîtres d'hôtel, ou les méfaits cachés de l'affluence des touristes sur les grands boulevards, et j'allai lui poser franchement la question quand il se lança brusquement avec un soupir à fendre l'âme, comme si ce qui allait suivre lui était si difficile qu'il ne pouvait s'y résoudre.

— Tu t'intéresses à autre chose qu'au bouquin de Cooper, n'est-ce pas ?

— Peut-être, répondis-je sans m'aventurer. Je n'ai pas de projet précis. Tu sais que je cherche plutôt le truc que personne n'a vu, et qui donc est invisible, et que donc, forcément, je n'ai pas localisé !

— Ne me dis pas que tu ne sais pas ce que tu veux, je ne te crois pas. Tu ne veux pas le dire, mais tu le sais très bien. C'est pourri de toute façon. J'aime autant te prévenir, c'est nase.

— Pardon ?

Il entamait sa dernière tranche de saucisson, assortie d'un généreux morceau de beurre, et bataillait avec le cornichon, que son couteau émoussé se refusait obstinément à entamer.

— Je te dis que c'est pourri.

Il posa brutalement le couteau made in Chartier, et sortit son opinel, qu'il ouvrit en tapant le manche d'un coup sec. Il jeta un coup d'œil suspicieux de côté et se pencha légèrement vers moi.

— C'est une bizarre affaire, dit-il en baissant la voix. Vraiment.

Il me regardait dans les yeux très gravement tout en mâchouillant.

— On a eu quasiment que des problèmes depuis le début.

Il trancha un cornichon en deux, qu'il piqua de sa fourchette avec le dernier morceau de charcuterie, accompagna le tout d'un bout de pain beurré, aussitôt englouti, aussitôt avalé.

— On a jamais réussi à faire l'inventaire comme il faut. D'abord, le jour de l'éval, le vendeur faisait la gueule. Impossible de savoir avec certitude ce qu'il y avait. L'expert était fou. Furieux. Mais bon, ça encore, on a l'habitude.

La Taupe, c'est bien un agricole. Le démarrage est long, mais une fois lancé, on ne peut plus l'arrêter.

— Après ça, un cambriolage. Des petits malins sont venus la nuit, ont cassé les scellés, et se sont barrés avec trois caisses. Et le plus curieux, c'est que ce qu'ils ont pris, ça n'avait aucune valeur ! Des amateurs, quoi ! Y avait partout des trucs pas mal : des tableaux, des manuscrits, des luminaires, déjà tout bien emballés, ça se voyait que c'était des machins précieux. Et bien non, ils partent avec trois bacs de cochonneries. Tant mieux remarque, ça fait du bordel en moins dans la benne à ordures !

Là, je ne sais pas pourquoi, son histoire a commencé à m'intéresser. Qui peut se comporter de la sorte, sinon des gens bien informés, à la recherche de quelque chose de bien précis ?

— Peut-être des membres de la famille, cherchant à récupérer des objets ayant une valeur sentimentale...

— Peut-être. Surtout que de la famille, il y en a. Et pas d'accord avec la succession, il est même question d'une action en justice pour annuler la vente aux enchères. Alors tu vois...

— Ça veut dire que ce qu'on fait aujourd'hui...

— Ne sert sans doute pas à grand-chose, tu as tout compris. Alors tu fais ce que tu veux, mais moi, je t'aurai prévenu, c'est pourri. Parce que les articles vendus peuvent être saisis n'importe quand. Un huissier peut débarquer cet après-midi même ! Mais après, pour récupérer ton pognon, hein, ça peut prendre des mois !

— Mais sur la succession, qu'est-ce qu'il y a comme problème ?

— Oh, ça, c'est méchamment compliqué. Il y a de tout. Le fisc à qui le mort devait du fric, les héritiers qui ne récupèrent pas tout ce qu'ils auraient voulu, d'autres héritiers qui finalement n'en sont pas, et qui n'ont droit à rien, parce que les liens de filiation ne sont pas clairement établis. Il y a eu des discussions qui sont remontées jusqu'au XVIIIème siècle à Saint-Germain-en-Laye, alors t'as qu'à voir ! Un bordel ! De toutes façon, je n'y comprends rien à tout ça, moi.

Il a beaucoup parlé, il a la gorge sèche, et se rince le gosier avec un dernier ballon de rouge. Il jette un regard inquiet à la pendule.

— Un truc qui est sûr, c'est que tout ça me fatigue, et que je ne voyais pas du tout le métier comme ça. En plus des autres problèmes qu'il y a dans l'équipe, avec des micmacs quand même

bien louches, je suis à deux doigts de chercher quelqu'un pour lui revendre mon numéro. Ça ne t'intéresserait pas des fois ?

Voilà enfin le véritable nœud de la question, la raison pour laquelle mon ami La Taupe me trouvait soudain si sympathique. Dans un premier temps, je me suis dit naïvement qu'il était peut-être plus habile de ne pas trop le décevoir.

— Hum. C'est à réfléchir. Pourquoi pas après tout...

Pas dupe, il a raclé ce qui restait de beurre dans son assiette et piqueté les dernières traces de cornichon. Il a avalé le tout avec la même hâte que s'il commençait, et après un soupir d'aise, il s'est levé, a épousseté son pantalon, prêt à gagner la sortie.

— Bon, il faut que j'y aille. En tout cas, je ne t'ai rien dit. Motus et bouche cousue. Et repense à ma proposition, on ne sait jamais, c'est pas du tout un mauvais plan.

— Ok, ok, je ne t'ai rien promis, hein !

— Non bien sûr ! Mais on ne sait jamais, et puis tu pourrais connaître quelqu'un que ça intéresserait.

— Oui, oui, je vais y penser, d'accord. Et au fait, dis-moi, les caisses que les cambrioleurs ont emportées, elles ressemblaient à quoi ?

— Et bien exactement comme celle que tu regardais ce matin, tout en faisant semblant de t'intéresser à autre chose. Exactement pareilles, je le sais, c'est moi qui les avait préparées !

Et il leva le camp. Et me voilà irrésistiblement ferré. Si La Taupe voulait me dissuader d'acheter ces livres un peu bizarres que j'avais entrevus, c'était plutôt raté. Non seulement il n'y avait plus aucune chance que je me tienne à l'écart, mais l'attrait puissant de cette combinaison d'étrangetés m'excitait autant qu'un poisson tournicotant autour d'un hameçon bien gras.

Je finis tranquillement le déjeuner. La vente commençait plus tard et ce n'était pas la peine d'afficher mon intérêt en faisant le piquet près de la chose. Il valait bien mieux arriver en se promenant, et puis s'intéresser aux événements en dilettante, comme qui aurait quelques centaines d'euros lui brûlant les poches, et une heure ou deux à tuer.

C'est donc après son début que j'ai pris la vente, et je dois dire qu'il n'y avait pas foule, et peut-être La Taupe ou d'autres avaient-ils répandu leur venin, et la rumeur avait transpiré jusque chez les habitués, mais en tout cas les affaires n'étaient pas

fameuses pour le vendeur, et les articles passaient à tour de bras à des prix moins que bas, personne ne se préoccupant d'encherir bien haut, au grand désespoir du commissaire-priseur pour qui la journée se marquait déjà d'une pierre noire.

Je m'assis en sifflotant, un journal à la main. À côté de moi un type en chapeau et pardessus mâchouillait son chewing-gum pendant que devant, toute une ribambelle de touristes japonais discutaient à voix basse en examinant la situation d'un air gourmand, mais sans rien acheter. De l'autre côté de la salle, un type en trois-pièces cravate suivait lui aussi les opérations, d'un air un peu tendu.

Vient le tour du Fenimore Cooper, un « Dernier des mohicans » je crois. Mise à prix cinq mille euros, excusez du peu, il ne s'agissait tout de même pas de transformer l'opération en braderie du village. La Taupe saisit respectueusement le livre, et le brandit bien haut, que tout le monde puisse voir de quoi il s'agissait. Suivait une description de l'ouvrage, qualité exceptionnelle, toutes les pages y sont, dédicacé par l'auteur à sa chère petite nièce adorée, tout l'historique des différents propriétaires, patati, patata. Celui qui ne se jette pas de suite sur cette unique occasion est vraiment une truffe. L'homme au chapeau ouvre les hostilités, le costard-cravate relance, à nouveau le chapeau, à chaque fois on ajoute mille. J'entends derrière moi une voix mélodieuse qui raconte en anglais au téléphone. On en est maintenant à onze mille, c'est le chapeau qui gagne, et costard-cravate boude un peu. Deux fois, trois fois, adjugé, coup de marteau. Il ne fait pas une mauvaise affaire si vous voulez mon avis. Le bouquin est vraiment superbe, et si l'on avait été à Manhattan, il aurait sûrement pris le double.

La Taupe remballa le précieux livre, le commissaire-priseur se rengorge, ça ne va pas si mal finalement.

C'est à mon tour, la caisse de vieux bouquins que j'avais repérée. Mise à prix cinq cent euros, et je trouve ça déjà cher payé. Personne ne bouge. Un japonais plaisante avec un de ses compères, qui s'esclaffe. Toujours rien, le commissaire s'énerve. Allons quoi, chacune de ces délicieuses vieilleries vaut au moins ses cinquante euros, faites le calcul, messieurs-dames ! La voix mélodieuse aboie un truc dans son téléphone, et elle a dû lever la main, car le commissaire se ragaillardit. Je lève à mon tour le

doigt, mollement, nous voilà à six cent. Et j'aimerais bien qu'elle n'aille pas plus loin, mais hélas, derrière, ça relance. Hors de question de me laisser faire si tôt, sa caisse, elle ne l'aura pas pour si peu, je monte direct à neuf cent, espérant ainsi tuer dans l'œuf toute velléité, et je n'ai pas l'intention de mettre plus. J'entends derrière une discussion animée très rapide, dont je ne comprends pas un traître mot. Je me retourne de trois-quart, et je vois une jolie rousse, lunettes de soleil et catogan, la main levée avec un sourire vers le commissaire, qui tape un peu du pied et regarde ostensiblement sa montre. Allez, on attend que Mademoiselle se décide, qui est au bout du fil, ça doit être au moins Rockefeller ? Le public rit bruyamment. On entend la voix mélodieuse demander si on pousse directement à deux mille, le suspense est à son comble.

À ce stade de la vente, je connais bien le problème. La décision du mystérieux correspondant pourrait bien être d'acquiescer coûte que coûte une de ces mystérieuses caisses dont trois ont déjà disparu si je ne m'abuse, et dont la quatrième semble bien être le dernier exemplaire, vu que l'intégralité de la vente est prononcée aujourd'hui, et qu'il n'y en a pas d'autre prévue. Et cette jeune personne accrochée à son portable va dans quelques secondes recevoir l'ordre de surenchérir, ce qui provoquera mon retrait, car je ne dispose pas de l'argent nécessaire pour continuer.

La solution est très simple, et je la connais bien aussi. J'ai depuis quelques minutes la main dans la poche, où se trouve un joli petit boîtier électronique muni d'un bouton, obtenu lors de mon dernier passage à Shangai, et dont l'activation va instantanément brouiller toute transmission radio-téléphonique, et donc couper le sifflet à la jolie acheteuse, et donc me permettre de rester seul en lice, du moins je le pense, car je ne vois personne d'autre empressé de se procurer cette caisse de vieux bouquins.

J'appuie, le sort en est jeté. La voix mélodieuse continue à parler, tout en adressant je le parierais un sourire enjôleur à notre commissaire, dont la mimique mi-charmée mi-exaspérée laisse supposer qu'elle dispose encore de quelques secondes.

— Une fois. La demoiselle au téléphone, encore un petit coup ? On se décide s'il vous plaît !

Explosion de colère là juste derrière, la bougresse s'est rendu compte que la communication était coupée. Toute l'astuce

de mon petit dispositif, c'est que seule les communications en cours sont coupées. Quiconque se contentant de consulter l'écran de son téléphone se verrait toujours connecté au réseau, avec une qualité de réception en apparence plus que confortable. Par conséquent, personne ne se doute de rien. Sauf La Taupe, qui connaît toutes les astuces, et a repéré mon petit manège, et devrait normalement intervenir. Mais il se contente d'un très léger sourire, que personne ne remarque, parce qu'il pourrait passer pour du mépris à l'attention de cette jeune personne tellement inexpérimentée.

Agacée à l'extrême, celle-ci sort de la salle afin d'essayer de récupérer une meilleure réception. Elle ne connaît pas le truc, et me voilà tout seul en lice.

— Deux fois, trois fois, adjudé au Monsieur à l'air satisfait là-bas. Article suivant svp.

Et voilà le travail. Tout ça en délicatesse et sans coup férir. La suite est tellement prévisible que je me débrouille pour sortir de la salle du côté opposé à la jolie acheteuse car je suis pratiquement certain qu'elle va tenter de me racheter l'objet, et je n'ai pas envie d'une discussion qui risquerait de tourner au pénible, surtout si je suppose, comme je suis assez enclin à le faire, que le cambrioleur et le mystérieux correspondant ne sont qu'une seule et même personne.

Encore une petite promenade sur les boulevards, laissons le temps à la vente de se terminer, et je rejoins le magasin, où je retrouve La Taupe occupé à ranger les colis en compagnie d'un type en costume à la mine tristounette.

— Tu viens chercher ton bien ? Mauvaise nouvelle, la vente est annulée ! Et tout le stock est saisi par l'huissier que voici, on est en train de faire l'inventaire. Impossible de récupérer quoi que ce soit, il y a une ordonnance de référé.

Décidément, tout ceci est bien confus. Je reste désespéré, je m'étais habitué à l'idée d'une soirée au coin du feu, avec un verre de quelque chose de bon, à examiner posément le contenu de cette caisse intéressante. La Taupe a bien vu que je faisais une tête désolée. Il profite d'un instant où l'huissier recopie le descriptif d'un article sur son ordinateur portable.

— Ta caisse est là-bas. Le descriptif en est très vague, ça emmerde tout le monde d'établir une liste de bouquins pourris.

T'as qu'à te débrouiller pour en prendre un ou deux discrètement, personne n'y verra que du feu.

Et il vaque à son travail, déplaçant les objets, les présentant à l'huissier, et allant les déposer dans le fond d'un camion tandis que l'autre tape à toute vitesse sur son clavier.

Je m'approche de la caisse. Quel bouquin choisir ? Ils sont tous aussi abîmés les uns que les autres, il n'y a pas vraiment de signes distinctifs, et rien ne laisse penser que l'un d'entre eux puisse être remarquable. Certains ont des pages si anciennes qu'elles s'effriteraient si on les saisissait un peu trop rudement. J'en prends un au hasard, c'est un catalogue d'articles de chasse. Un autre est un roman à l'eau de rose style Comtesse de Ségur. Un troisième est un manuel des bonnes pratiques de l'équitation moderne telle qu'on la pratiquait à Boston en 1910. Il y en a quand même un gros qui dépasse légèrement. Curieusement, il est placé sur la tranche. Ses pages sont cornées et fripées. La couverture cartonnée fait penser à un vieux livre comme on en trouve dans les bibliothèques des châteaux : ces volumes entassés par bataillons entiers sur des rayonnages inaccessibles, et que personne ne lit jamais. Il y a quelques photos en noir et blanc insérées de loin en loin dans le texte. Des paysages de montagnes arides et rocailleuses, des forêts. Les tons en sont obscurs, noirs même. Le temps les a rendues sépia. L'objet semble vraiment ancien. Pas d'une ancienneté qui lui donnerait de la valeur, mais plutôt celle qui résulte de multiples déménagements et transvasements d'un contenant à un autre. L'ancienneté triste et poussiéreuse de ce à quoi on n'a pas voulu accorder attention pendant des décennies, mais que l'on a gardé tout de même, par sentiment. Ou par négligence. Et puis qu'on a oublié peu à peu. Un curieux dessin de montagnes figure sur le bord des pages, dans le sens vertical. Cela m'évoque tout de suite les zoopraxiscopes, ces petites animations où l'on voyait bouger des personnages en faisant défiler rapidement les feuillets d'une revue aux trois quarts fermée, celle-ci tenant le rôle d'une sorte de pellicule très rudimentaire, le mouvement obtenu ne durant pas plus de quelques secondes.

Je prends le livre à deux mains, je le tords légèrement, et je fais défiler. On voit distinctement la chaîne de montagnes en

position fixe, et un petit bonhomme équipé d'un sac à dos qui la parcourt de gauche à droite.

Ça me rappelle les Pif Gadget de mon enfance.

Un coup d'œil à côté, l'huissier me tourne le dos, en grande discussion avec La Taupe à propos d'une ridicule statue d'albâtre qui ne rentre pas dans le camion. L'huissier voudrait la faire tronçonner, mais La Taupe refuse d'un air scandalisé.

Je glisse le bouquin dans mon blouson et je me dirige vers la sortie, et après un signe discret à mon nouveau copain, me voilà dehors.

Je remonte les boulevards à pied pour la énième fois de la journée, mais cette fois, c'est comme un voleur, mon butin sous le bras, et c'est vrai que j'ai du mal à m'y faire, même si j'ai largement payé et que je n'ai pas eu tout ce qui me revient. Je sens les regards des gens autour de moi, j'ai la sensation qu'ils se braquent tous sur moi, je me surprends à espionner par dessus mon épaule, et pour un peu, j'aurais presque envie de me mettre à courir.

Et allez hop, c'est décidé, je prends le métro. Station Richelieu-Drouot, c'est comme ça. La rame arrive peu après, c'est une ligne très fréquentée, je grimpe dedans d'un pas leste après un dernier examen soupçonneux du quai et de ceux qui y circulent. Mais décidément, personne ne s'est lancé à ma poursuite à la recherche du précieux trésor volé.

Chaussée d'Antin – La Fayette, ça monte et ça descend à tours de bras, les mains chargées de sacs des grands magasins.

Le bouquin est sur mes genoux, bien rangé. De temps en temps, j'y jette un coup d'œil encore surpris. Je le prends finalement, et lis quelques pages. Les bords des feuilles sont découpés à l'ancienne, certains très grossièrement arrachés au début, les autres très finement, comme si le lecteur n'avait pris aucun soin de prime abord, puis avait changé d'attitude au fur et à mesure que son intérêt s'éveillait. Comme s'il avait changé d'outil, ou avait affûté celui qu'il utilisait. Les textes sont mal imprimés, les lignes disjointes, les paragraphes ne sont bizarrement pas justifiés, certaines lignes finissant bien plus tôt que d'autres.

Il est question d'indiens, d'une expédition, de montagnes et de prairies immenses. L'aventure d'un certain John Charles Frémont, racontée par un de ses descendants, et de son guide, un

trappeur de l'époque. Je ne comprends pas très bien d'abord s'il s'agit de faits réels ou d'une fiction. Et ça continue sur des pages et des pages.

Havre-Caumartin, Miromesnil, je change de ligne. Saint-Lazarre, Liège, ça me démange de continuer à feuilleter, mais on s'y bouscule dans ce métro, et ce n'est pas l'endroit qui convient. Un dommage survenu à la suite d'un mouvement de foule serait un mauvais point d'orgue à cette journée pas comme les autres.

Place de Clichy, La Fourche, j'y suis, et je grimpe quatre à quatre, vivement un bon fauteuil avec un verre, une lampe, et tout le soin qui sera requis à la découverte patiente du délicat document, dont les pages m'ont vraiment semblé, quand je les ai faites défiler, bien fragiles.

L'avenue de Saint-Ouen est en pente douce facile, et de toute façon, je n'ai que trois cent mètres à faire. J'arrive au 137, je pousse le portail, six étages à monter, et me voilà chez moi.

Je pose le livre sur le divan et mets le cap sur la cuisine. Me prépare un café bien serré, bien grand, bien chaud, car je frissonne un peu avec ce temps frais. J'attends que ça chauffe, perché sur le bord de l'évier, la tête entre les mains. Mon chat me regarde, vaguement intéressé. Il sait que ce n'est pas l'heure pour lui, mais bon, y aurait-il à manger ? Un rayon de soleil traverse doucement le store de bois, posant son éventail doré sur un carrelage plutôt fatigué, j'en ai bien conscience. Le percolateur commence à chuintier, et cette odeur délicieuse se répand peu à peu. La douceur du moment me rend mon calme, éloignant le stress de l'après-midi.

Il est vrai que si c'était peu d'effort physiquement parlant, je comprends que La Taupe veuille en sortir, confronté qu'il est à tous ces affects qui font ressembler une salle des ventes à une cocotte sous pression, et habitué qu'il a été depuis son enfance à des problématiques paysannes fort éloignées de ce fleuve permanent de gens et d'événements.

Je me sers mon très bon café, et je déguste à petites gorgées, noir, sans sucre, en fixant le carrelage un peu bovinement. Il faut que je prépare ma journée du lendemain. Quelques modèles à contacter, passer au labo pour récupérer des tirages, rendez-vous avec un rédac-chef, une bonne journée de travail d'un photographe.

Dépité, Mistigri quitte la cuisine d'un air détaché. Décidément rien à grappiller par ici.

Je continue à penser à ma semaine qui se prépare quand j'entends le bruit d'une page qu'on arrache. Je me précipite dans le salon pour apercevoir le chat disparaître prudemment. Le bouquin est par terre, en vrac. La maudite bestiole a pris ça pour un tapis à se faire les griffes.

Je ramasse et j'examine. Le soleil oblique inonde l'appartement d'une lumière orangée. Les toits gris prennent des teintes presque blanches, et mon chat a déjà disparu, maître parfait et bondissant de ces lieux, à la recherche d'une nouvelle idiotie, sans le moindre regard pour moi, indigne non-pourvoyeur de nourriture et d'affection.

Un reflet d'or attire mon attention. Un fil brillant semble coincé dans la couverture cartonnée. Si on le tire délicatement, il résiste bien, et je suis obligé de forcer pour l'avoir. C'est un cheveu, long, bouclé, un cheveu de femme. Que fait-il là, dans la couverture de ce bouquin ? Il n'appartient à personne dont je me souviens, il est simplement une nouvelle étrangeté. J'écarte un peu les deux feuillets de carton et je m'aperçois qu'une ouverture bien nette a été pratiquée le long de la tranche, ouvrant ainsi un logement de la taille approximative d'une feuille dans l'épaisse couverture de carton. Vide, bien entendu.

À part ça, le gâchis est significatif si l'on tient compte de la rapidité avec laquelle il a été produit. Les coutures de la couverture arrachées, des pages et des cahiers éparpillés... Je me mets à quatre pattes et commence à ramasser tout ça. Le tout est tellement jauni, l'encre est tellement pâle, que les numérotations sont presque illisibles, et il faut déchiffrer à la lampe, mot après mot. Au moins vingt minutes de travail pour trier comme il faut en essayant de ne rien abîmer plus que ça ne l'est. Philosophe, je me fais la remarque qu'il sera sage de faire des photocopies.

Je range tout ça dans le tiroir de mon bureau hors d'atteinte des griffes du fauve.

Par terre, il reste un papier brun, aux coins usés. C'est un prospectus, celui d'un bouquiniste, qui était glissé entre les pages sans aucun doute. Quai de Corse, Paris centre, quelques indications griffonnées, illisibles ou presque. Voilà l'adresse probable du légateur. Ou bien celle du commerçant auprès de qui

on s'est procuré l'objet, à un moment ou à un autre. Voilà qui donne un tour nouveau à l'affaire, et franchement inespéré.

L'après-midi touche à sa fin. Les échopes des bouquinistes peuvent très bien rester ouvertes fort tard, afin de profiter de la clientèle touristique. J'ai peut-être dans les mains un indice unique me permettant de remonter jusqu'aux origines de ce qui commence à fleurir bon le mystère. Et par ailleurs, comment être sûr que je suis le seul sur la piste ? J'ignore totalement les éléments dont pouvait bien disposer l'acheteuse au téléphone portable, et il est illusoire de croire qu'elle avait l'intention de pousser une enchère aussi loin simplement par goût du jeu.

Le côté mystérieux de tout ceci, le parfum d'aventure, l'aiguillon piquant d'un possible danger, l'excitation de se trouver en dehors du cadre habituel, tout ceci me pousse à réagir au plus vite. Il me faut absolument garder la longueur d'avance dont la chance m'a si bien gratifié.

Je vide ma tasse cul-sec, j'attrape ma veste, un sac de toile tout terrain, l'appareil photo, on ne sait jamais, des fois, le soir sous la pluie, c'est pas trop mal si la lumière s'en mêle, et ça y est, je suis prêt.

J'ouvre le tiroir au bouquin, ça se coince. J'y ai été un peu fort et la reliure a laissé de nouveau échapper une partie des feuillets. Je referme, j'ouvre en forçant un peu et ça vient, mais une grosse partie est restée coincée derrière. Il faudrait démonter, mais c'est un meuble ancien, du costaud, pas très pratique, pas du tout fait pour ça. Je laisse tomber, on verra plus tard. Je glisse dans mon sac tout ce que j'ai pu récupérer, ça ira bien pour ce soir.

Je dévale la cage d'escalier, remonte l'avenue de Clichy. Le jour baisse, et chaque passant poursuit son chemin tout tracé, ses pas dans ceux de la veille, et les mêmes que demain soir, en direction de son doux foyer. Et moi je les regarde presque avec pitié : la piste devant moi est vierge, et je cours vers l'inconnu.

2

Il m'a fallu d'abord retrouver le fameux bouquiniste. Avec des indications aussi claires que « le troisième à gauche en allant vers la Seine après le marché aux fleurs ». Marché qui était fermé lors de ma première visite. Et tout ça après d'innombrables erreurs et méprises bien sûr, et sous l'inévitable petit crachin printanier parisien.

Mais bon, j'y suis arrivé finalement.

J'ai montré mon bouquin, que je porte en bandoulière, protégé par le sac de toile. Le gars ressemble à un gros nounours placide, mâchonnant tranquillement un vieux bout de cigare éteint. Les mitaines aux mains, il manipule habilement et à toute vitesse des dizaines de fascicules mangés sur les bords qu'il classe et reclasse inlassablement. Il marmonne dans sa barbe d'une semaine, concentré, le regard fixé sur son inestimable trésor. Son gilet est boutonné de haut en bas, soigneusement, mais avec un bouton décalé.

Quand je le dérange pour lui poser mes questions, il dresse une oreille interrogative, répond par morceaux, ralentissant imperceptiblement son laborieux rangement.

Je raconte ma petite histoire, montrant la tranche du livre, exposant mes théories. Il jette un œil distrait de côté, puis arrête brusquement son travail, pivote d'un seul coup vers moi.

— Vous avez eu ça ici chez moi ? Il n'hésite qu'un instant, attrape le livre, le sort à la lumière.

— C'est un exemplaire unique. C'est-à-dire que je n'en ai jamais vu d'autre. C'est-à-dire de cette collection.

— Ah bon, vous connaissez alors ?

— Vouï. Ça date de la guerre ou à peu près. L'éditeur n'existe plus depuis longtemps, c'est-à-dire qu'il est mort. Viens pas de chez moi, je m'en rappellerais...

— Ah, ça a de la valeur alors ?

Il me regarde d'un air finaud.

— Oui et non... C'est-à-dire que ça dépend pour qui. Pour vous oui. Pour moi aussi. Pour le type qui passe là-bas, pas du tout. C'est-à-dire qu'en argent ça ne vaut rien si vous préférez, pas même pour le papier qui est vieux et jaune.

Il continue de mâchonner tout en feuilletant les pages.

— Un truc de collectionneur. C'est-à-dire pour un genre bien particulier de collectionneur. Il manque des pages. Ceux qui aiment les livres pas encore découpés, ah bien non, celui-ci l'est jusqu'au bout. Ou alors ceux qui récupèrent les trucs des éditeurs disparus. Ou alors la catégorie voyages aux Amériques. Ce qui est amusant chez celui-ci, c'est qu'il rentre dans plein de catégories.

— Oui, bon, d'accord, merci. Mais on m'a bien dit pourtant qu'il venait d'ici...

— Pas possible mon bon Monsieur. C'est-à-dire que je connais tous mes livres, vous comprenez ?

— Ah bon, c'est bizarre. Pourtant, l'ami qui me l'a offert semblait sûr de lui. Il m'avait bien précisément décrit votre échoppe.

Là, j'abuse un peu, mais il faut bien savoir forcer un peu les choses, et parfois un peu prêcher le faux pour être certain du vrai.

— C'est-à-dire que c'est sans doute pour ça que vous tournez dans le quartier depuis un bon quart d'heure...

Silence. Il n'avait finalement pas les yeux dans sa poche, le gars.

— Non je ne vois pas trop. A moins que ce soit le dimanche, parce que le dimanche, c'est pas moi, c'est ma sœur. Et ça me fait penser que le mois dernier, elle a reçu une livraison de la Librairie des Arts, un carton plein de vieux trucs que je n'ai triés que le lendemain. Peut-être qu'elle a commencé à en vendre ce jour-là...

Qu'est-ce que je disais, quand on a coincé l'ours dans la tanière, on en touche la truffe... Si la rarissime merveille vient d'une librairie, voilà peut-être une nouvelle chance de remonter la piste d'un cran.

Pas besoin de le prier pour qu'il m'explique où elle est la fameuse Librairie des Arts. Et je lui laisse en prime ma carte de visite pour qu'il se rappelle de moi au cas où la mémoire lui revienne complètement.

Et puis après, trouver l'endroit. Quitter la longue file des bouquinistes, ruisseau de belles lettres accompagnant l'eau calme du fleuve, remonter le quai de Corse jusqu'au Pont Neuf, traverser la Seine, avec au passage un regard de gamin toujours et encore émerveillé par la pesante majesté des vieux bâtiments, s'enfoncer dans le quartier latin, battre la semelle d'une ruelle à une autre, traverser les passages dont on a toujours un peu l'impression de voler l'entrée, réussir à s'égarer dans un quartier si étroit qu'il tiendrait dans une cathédrale, pester contre le touriste qui vous ralentit, l'ouvrier qui vous bloque, le coursier qui vous presse, et le bourgeois qui vous toise, s'étonner souvent, s'énerver parfois, revenir sur ses pas, entrer boire un café, discuter le bout de gras, mais pas plus de cinq minutes, chercher les commodités, les trouver au sous-sol, se cogner en remontant, taper la pièce sur le zinc, remercier, sortir, reprendre tout à zéro.

La vieille boutique, je l'ai enfin trouvée au fond d'une impasse, et on se demande une fois qu'on l'a vue comment elle tient le coup en ces lieux de spéculation immobilière.

A-t-on jamais vu ça, une rue qui n'est mentionnée sur aucun plan de Paris, qu'aucun flic ne connaît, qui n'a pas de nom ? Tout ça dans un quartier où l'ambiance est plutôt aux galeries d'art friquées et aux restaurants branchés, réservés à l'élite. Et par dessus le marché affublée d'un nom aussi pompeux et passe-partout que « La Librairie des Arts et des Voyages ».

Je pousse brutalement la porte, il a fallu en venir là car elle est sérieusement abîmée. C'est vraiment de la vieille porte de vieille librairie. Une fois le seuil franchi avec difficulté et sans aucune discrétion, il faut s'habituer au bazar de bouquins, journaux et revues empilés carton sur carton, habituer son regard à la semi-obscurité poussiéreuse, avancer doucement, presque inquiet, en faisant craquer le lino qui est en morceaux. On se demande où on se trouve. Magasin ? Entrepôt ? Garde-meuble spécialisé dans la paperasse ?

Un homme plus vraiment jeune se tient debout près d'un bureau ancien assez petit mais très stylé. Il a un de ces vieux combinés téléphonique à l'oreille, et il est légèrement penché en avant, l'air soucieux et passablement irrité. Dans la boutique paraissant silencieuse après le vacarme parisien, on entend la sonnerie à l'autre bout du fil. Mon oreille exercée reconnaît très

nettement un timbre qui pourrait bien venir d'Amérique du nord. Gagné, on a décroché et une voix mélodieuse baratine à toute vitesse et en anglais une probable incitation à laisser un message. Il attend la fin, puis prend son inspiration, et se lance enfin de l'air décidé du timide fâché avec les messageries vocales.

— Bon voilà, c'est Gérald le libraire. J'ai cherché à vous joindre plusieurs fois, mais vous n'y étiez pas. J'ai retrouvé un des objets, comme vous l'aviez espéré. Donc j'attends la personne qui doit venir le chercher. Et j'aimerais bien en être débarrassé assez vite, ce qui devrait être facile d'après ce que vous m'aviez dit.

Il attend quelques secondes, puis raccroche. Il cherche un instant son agenda, le feuillette, vérifie et note quelque chose. Il a gardé son air préoccupé et ne m'a accordé aucune attention. Est-il possible qu'il ne m'aie ni vu ni entendu ?

Je me suis avancé doucement, j'ai sorti le livre que j'ai préparé pour lui montrer, il sursaute brusquement, l'air franchement égaré.

— La boutique est fermée à cette heure, Monsieur. Et pardonnez ma surprise, mais je ne vous ai pas entendu entrer.

— Excusez-moi, mais un bouquiniste m'a indiqué votre librairie, je n'en ai que pour un instant. Je dois vous montrer ceci.

J'ai pris un air volontairement autoritaire. Hors de question de me faire rembarrer après tant d'efforts. S'il sait quelque chose, il doit pouvoir me le dire en deux minutes.

— Ah, dit-il, surpris à nouveau. Le fameux livre ! Et bien ça n'a pas traîné !

A cet instant, le téléphone sonne. Cet homme doit être malade des nerfs, ou particulièrement peu sûr de lui, car il sursaute encore. Il reste quelques instants hésitant, puis se tourne, et décroche.

— Ah, dit-il désappointé. Ça a raccroché...

Il me prend doucement le livre des mains. Je m'apprête à lui servir un petit baratin que j'ai préparé, mais il ne m'écoute pas, et me coupe la parole au moment où je la prends.

— Oui, c'est bien ça, dit-il feuilletant précautionneusement les pages déchirées. On voit bien la découpe sur la tranche.

Il marmonne encore, examinant la relique. Puis il se retourne brusquement vers son bureau, saisit une grosse

enveloppe de papier kraft, et me la fourre sans ménagement dans les mains tout en me rendant le bouquin.

— J'ai ça pour vous. On m'a averti que vous viendriez la chercher, et je viens juste de la retrouver. Et j'ajouterais que j'ai bien hâte d'en être débarrassé.

Je suis médusé. Je m'apprête à lui demander des explications, quand le téléphone se remet à sonner. Il se tourne pour décrocher, puis à nouveau vers moi, d'un ton définitif et même un peu sec :

— Au revoir, Monsieur.

L'étonnement m'a cloué sur place. J'entrouvre l'enveloppe et j'aperçois une carte, dessinée à la main, un sentier, des montagnes, des forêts.

Le singulier libraire a décroché et entamé une laborieuse conversation avec quelqu'un qui ne parle pas très bien le français.

— Mais oui, je vous l'ai dit... Je l'ai retrouvée, je vous l'ai dit sur le répondeur. Je viens de la donner à votre frère. Comment ?

Je dois dire que si j'ai été bien lent à comprendre jusqu'à maintenant, cette dernière phrase je la capte instantanément. Je vois tout de suite que l'enveloppe ne m'était pas destinée, que le livre m'a servi de sésame pour l'obtenir, sans rien faire, que le vieux libraire s'est trompé lourdement, et que sans doute aussi, il ne va pas tarder à en tirer les conséquences.

Le choix s'offre à moi. Je peux attendre bien gentiment qu'il réalise son erreur, je lui rends la carte, et j'espère que le je-ne-sais-qui au bout du fil accepte de me laisser la consulter. J'attends le bon vouloir de cette personne d'un autre continent, dont je ne sais rien, mais qui n'est probablement pas très commode, si j'en juge par l'attitude craintive du gars qui est en face de moi.

Je peux aussi garder la carte, quitte à la rendre un peu plus tard, et m'enfuir, et j'aurai la réponse à mes questions.

Je fais trois pas vers la porte, j'ai la main sur la poignée vétuste. L'homme vient de comprendre mon intention, il pose le combiné et d'un air effaré :

— Monsieur, attendez, il y a eu erreur !

Je sors sans hésiter, m'engage dans la rue d'un pas rapide. Il n'a aucune chance de me rattraper.

J'imagine le frère. Celui dont il a été question trente secondes plus tôt. Peut-être un garçon beaucoup moins facile.

J'arrive au bout de la ruelle, qui ne fait que quelques mètres, je me retourne et vois le libraire sur le pas de la porte, prenant son inspiration, si je puis dire.

Je tourne le coin de la rue.

Les mains dans les poches, la tête courbée, rentrée dans les épaules, j'allonge le pas, encore quelques dizaines de mètres et je pourrai m'engager à l'abri dans le passage Dauphine. Les passages parisiens, tunnels à ciel ouvert d'une rue à l'autre, permettent de changer de quartier très vite sans avoir à remonter des voies très fréquentées aux trottoirs souvent encombrés. Ils sont parfois privés, mais le plus souvent libres d'accès, et favorisent à la fois la déambulation et l'escapade.

J'y arrive, j'y entre, et je heurte sans pouvoir l'éviter une jeune femme blonde, aussi pressée que moi, et qui s'avance hardiment, téléphone collé à l'oreille. Elle laisse échapper une grossièreté en anglais, semble furieuse, ses yeux brillent de colère. Elle fait à peine attention malgré le choc, à moi qui marmonne quelque rapide excuse. Des cheveux, une masse soyeuse et bouclée, dont j'ai déjà vu un exemplaire plus tôt dans la journée. J'ai reconnu les inflexions de la voix entendue au téléphone deux secondes avant. J'ai senti son parfum, subtil et fort à la fois, son énergie est brutale. Elle ne m'a pas accordé le moindre regard, a continué son chemin en sens inverse du mien, sentant à peine le poids de mon sac qui a heurté sa hanche au passage.

Sans qu'elle en ait le moindre soupçon, l'objet de sa recherche a été plus près d'elle qu'il ne le sera jamais plus.

Je galope presque maintenant, calculant que je suis hors de portée. Le temps qu'elle arrive à la librairie, qu'elle engueule le type, qu'il lui donne une description de ma personne, elle aura oublié m'avoir croisé. Peut-être le sac de toile où j'ai rangé l'objet ? Mais elle ne l'a pas vu lorsque nous nous sommes croisés. Je n'ai rien dit, rien expliqué.

Je presse encore l'allure, avec le sentiment grandissant que j'ai là quelque chose d'exceptionnel, l'aventure que j'attendais depuis toujours, le mystère sacré que moi seul peut résoudre, et je n'ai qu'une hâte, être chez moi, examiner à fond la fameuse carte,

et de découvrir en quoi elle peut être liée à ce livre que j'ai acquis par chance.

Le passage est propre, clair, bien dégagé, par contraste avec les rues environnantes, et j'ai tôt fait d'arriver rue Dauphine, que je traverse. Il continue en face, rue Christine, bien connue des cinéphiles, mais dont l'entrée est insoupçonnable pour qui ne connaît pas le quartier, et de plus on pourrait craindre une impasse. À cet instant, un scooter qui remonte la rue à vive allure, me frôle. Le pilote, une jeune femme brune, me laisse une impression bizarre, un léger malaise.

Comme la blonde, qui doit maintenant refaire son chemin en sens inverse, en pure perte, j'en ai la ferme intention.

Flûte, j'ai quand même bel et bien évoqué le bouquiniste. Mais sans le nommer. Et il y en a des centaines. Mais s'ils connaissent celui qui a vendu leur livre ? Et si c'était quelqu'un avec qui la Librairie des Arts travaille régulièrement ? Et avec celui-ci, j'ai été beaucoup trop précis avec mes questions, ce qui pourra donner l'impression que j'en sais long.

La boulette, c'est ma carte de visite que j'ai laissé au bon gros monsieur, avec mon adresse, mon téléphone, tout. Je le revois distinctement, la mettant dans la poche de son gilet défraîchi. Ce que j'ai fait dans un sens, ils peuvent le refaire dans l'autre. Je me mets à courir. À gauche, la rue des Grands Augustins, puis à droite, le quai, des Grands Augustins aussi. Sur le pont Saint Michel, je ralentis. Ne pas arriver essoufflé et suant chez le bouquiniste, ne pas me faire remarquer. Rien ne presse autant que ça, il faudra sans doute du temps avant qu'elle fasse le rapprochement.

Quai de Corse, mon gros nounours est toujours placide. Il fait l'article à une touriste anglaise captivée, à deux doigts de vendre pour une rareté un vieux magazine ramassé dans une poubelle.

Attendre patiemment que Monsieur ait fini sa vente. Expliquer que je laisse tomber mes recherches, remercier. À ce stade, c'est sûr qu'il se demande pourquoi je suis venu.

— Et au fait, tiens, ça ne vous ennuerait pas de me rendre ma carte de visite ?

Perplexité. Celle-là on ne lui avait encore jamais faite. Et pourquoi d'abord ? Je le sens chercher encore une seconde comment tirer parti de la situation.

Je la vois qui dépasse, je peux la prendre, elle est à portée de main.

Il la saisit et la tient devant lui. Il la regarde un instant.

— La voilà, Monseigneur. Précieux objet en effet, Monsieur... Saint-Clair, c'est ça ! Facile à se rappeler en tout cas.

Je tourne les talons. Il peut bien crier mon nom à tous les coins de rue, on doit bien être cinq cent à le porter rien que dans mon arrondissement.

Arrivé au-dessus de la voie Georges Pompidou, je jette un coup d'œil en arrière. J'aperçois un scooter arrêté, deux silhouettes assises l'une derrière l'autre, et mon bouquiniste qui lève la main dans ma direction. Je les vois nettement les deux têtes qui se tournent vers moi, la brune et la blonde. Malgré le trafic, je crois presque entendre le moteur qui démarre, un bruit rauque, un gros moteur. L'engin fait demi-tour sur le quai, ne s'embarrassant pas du sens unique.

Je me remets à courir, m'engage dans la rue Saint Martin. J'ai plutôt l'impression que j'ai intérêt à éviter la confrontation. L'impression que ces jeunes dames savent se faire craindre, d'une façon ou d'une autre. J'ai l'envie de garder cette carte et ce livre, quoi qu'il arrive.

Même pour un deux-roues surpuissant, il n'est pas possible de remonter à contre-courant un flot agressif de véhicules parisiens déchaînés. Et si certains quais sont praticables en sens inverse, ce n'est pas le cas des rues Saint Martin et de la Coutellerie, que j'emprunte en sprintant. Il y a un métro place de l'Hôtel de ville, et j'en suis à deux doigts.

Le problème, c'est qu'elles savent penser, et j'ai juste le temps de voir la blonde s'y engouffrer tandis que la brune monte la garde en inspectant les environs. Elles ont évidemment remonté le quai jusqu'au pont d'Arcole qui débouche en droite ligne vers la station. Juste perdu un peu de temps aux feux sans doute.

Plus inquiétant : une moto s'arrête près d'elle. Une italienne monstrueuse, une Ducati ou un machin comme ça, léger et gorgé de chevaux. Le pilote parle à la brune, qui me voit, qui tend son bras vers moi.

Encore une poignée de secondes, le temps que le flot automobile de la rue de Rivoli se taise momentanément, et l'engin sera sur moi.

Même pas en rêve. Un taxi dépose son passager, la place est libre, je m'y installe avec un soupir de soulagement.

— Hé ! Je peux pas vous prendre ici, j'ai un autre client qui m'attend !

— Je vais au Forum des Halles. Il n'y en a que pour un instant !

J'ajoute un billet de cinquante euros. L'homme calcule vite. Cinq minutes de course, ça fait six cent euros de l'heure, il n'hésite pas, son client attendra un peu plus.

Il embraye rapidement, contourne la place Saint Jacques, s'engage dans Rivoli, puis tout de suite la rue des Halles. La pluie se remet à tomber, fine, collante, avantageuse pour moi, bien au chaud sur quatre roues.

Moto et scooter sont scotchés derrière. Aucun doute que celui-ci n'a aucune chance de les semer, même s'il le souhaitait. Qu'importe, j'ai toujours eu de bonnes jambes, je vais leur jouer un tour, là où les deux-roues ne sont plus un avantage, dans ce royaume des piétons qu'est le Forum des Halles.

Le taxi pénètre dans le parking, à l'entrée où la voie est juste assez large pour une voiture. Au moment où il passe devant la sortie piétons, j'ouvre la porte et saute à l'extérieur.

Bousculer les gens qui sont là, monter quatre à quatre l'escalier, jaillir comme un diable devant les caisses automatiques, cavalier jusqu'aux escalators, grimper encore.

J'ai entendu derrière moi la porte du parking qui claquait. Pas facile, sûrement, de courir en casque et bottes de moto...

Je passe devant le poste de Police. La fontaine des Innocents, la rue Berger. J'ai le cœur battant, un goût de sang dans la bouche, mais personne ne suit.

Je traverse Sébastopol, m'engage dans la rue Quincampoix. Ce sont des moments délicats, si des fois le scooter était ressorti faire un tour...

Mais rien. Même pour un habitué en deux-roues, il faut du courage pour s'y retrouver dans l'entrelacement de voies qui s'enchevêtrent sous les Halles.

Cinq minutes après être sorti du parking, j'arrive devant le Tourtour, où la caissière termine de distribuer ses billets pour le dernier spectacle de jazz branché.

Complètement épuisé, en nage, j'achète une place.

— Ben dis-donc, on peut dire que vous tenez à ne pas rater le début, vous !

Ça fait rire un clochard allongé par terre, qui croupit là, une bouteille de gros rouge à la main.

Je descend l'escalier étroit. La salle en cave est bondée. J'arrive tout de même à trouver un coin obscur d'où je peux surveiller l'entrée, juste au cas où. Je m'assois à même le sol, le précieux livre serré sur mes genoux. Sur scène, les Louf Z'Hybride commencent leurs vocalises. Je suis bien.

L'enveloppe que m'a remise le libraire est bien au chaud, mais après un rapide coup d'œil, je remets son examen à plus tard. J'y ai entrevu tout à l'heure un tracé, des sentiers, un nom écrit très gros : The Wind River Range (la chaîne de montagnes de la Wind River). Il y a aussi des inscriptions et dessins très schématisés, des symboles représentant végétation, ruisseaux et lacs.

Lorsque le mi-concert mi-spectacle qui se déroule sur scène sera terminé, j'aurai quelques heures à tuer, car je ne compte pas sortir immédiatement... Les filles et l'homme à la moto m'ont semblé plutôt pugnaces, et ceci ne fait que renforcer ma détermination et ma prudence. Je trouverai bien une histoire à raconter à la caissière pour rester ici le temps qu'il faudra, quitte à racheter un nouveau billet. Ce sera l'occasion de commencer le sacré bouquin, car certainement la solution de l'énigme se trouve dans le texte, et je ne peux confier cela à personne.

J'examine le titre, autant qu'il est possible de le faire dans la pénombre de la salle. Il est écrit en lettres sobres, élégantes. Il fleure bon l'île au trésor, mon trésor à moi, dont je serai l'inventeur. Il éclate insolemment sur la couverture ancienne cartonnée : Le Secret de la Green River.

3

« Le Missouri, déjà large au niveau de Saint-Louis, étale puissamment ses flots boueux au long de rives encombrées de souches à moitié immergées et de mangroves naissantes. L'ouragan s'est apaisé, et l'on attend encore l'amorce de la décrue avant de reprendre la navigation. Trop de déchets sont encore charriés pour que les gros vapeurs faisant la liaison puissent brasser les eaux de leurs immenses roues à aubes. L'air est gorgé d'humidité, le soleil déjà pesant quoique à peine ressuscité, et quelques grands oiseaux reprennent timidement leurs chants et leurs occupations.

Au bord de la rivière, quelques fermes composées de bâtiments simples, de granges, et d'abris de planches délavées, forment un début de village, entourant une large place pour le moment boueuse, mais très poussiéreuse par temps sec, et dont s'évade une piste terreuse à peine bordée ça et là par des barrières basses et presque complètement détruites.

Les gens sortent, et commencent à évaluer les dégâts, se parlant fort d'une maison à l'autre, pestant contre l'adversité, mais pas contre Dieu qui cette fois, n'avait pas trop bien fait son travail. Des enfants cavalent en faisant le maximum d'éclaboussures, un chien est déjà à la recherche d'un bon morceau.

À l'embarcadère, le Saint-Peters se tient prêt, ses chaudières sont à plein régime, faisant monter la pression, ce qui laisse espérer un départ proche. C'est un bateau large, à fond plat, capable de passer en eaux peu profondes, ce qui est souvent le cas le long des rives. Deux monumentales roues à aubes encadrent la coque, flanquées de longues cheminées noires crachant un panache de fumée bien net.

L'eau affleure le quai, et il n'est plus nécessaire de canoter pour faire la navette. La coupée est déjà installée. Les marinières sont affairés à préparer le départ depuis plus d'une heure déjà.

L'un d'eux ajuste l'aussière qui retient le navire par l'avant, l'embarquement peut commencer.

Quelques hommes, une famille agitée accompagnée de trois esclaves, se précipitent bruyamment. Ils ont pris le risque de sortir un peu tôt avant la fin de l'ouragan, et ils vont profiter des meilleures places, bien installés à l'avant où il y a quelques bancs solidement fixés au pont, et une pergola dont on vient juste de réajuster la toile. Une foule plus importante les suit, hommes fatigués par une longue immobilisation et impatients de reprendre leur voyage. Certains ont bu plus que de raison, trompant leur attente en liquidant leur dernière ration de whisky. Rares sont ceux qui sont bien habillés, beaucoup sont pieds nus, en salopette ou en paletot élimé enfilé dans de larges pantalons courts retenus à la taille par une simple corde épaisse. L'un d'eux sort une ligne qu'il laisse filer à l'arrière, au risque de la voir emportée par un débris flottant. Deux trappeurs parlent fort à la pointe de l'avant.

John Charles Frémont pousse un soupir de satisfaction : il est de nouveau à bord. Un rapide coup d'œil sur son chargement le rassure, il n'a pas souffert des intempéries. Il va enfin pouvoir entreprendre la remontée du Missouri, jusqu'au confluent de la Platte river, qui n'est pas navigable. Il en longera les bords à cheval, si possible avec des wagon trails, larges chariots bâchés emplis de provisions et de matériel de bivouac.

John descend lentement la coursive. Nul besoin pour lui de se presser, une cabine lui est réservée dans l'entrepont. Perfectionnements récents sur les vapeurs fluviaux, les cabines sont réservées aux voyageurs de marque, qui disposent d'une couchette, d'un hublot, et parfois même d'une table et de deux chaises. Celle de Frémont est plus confortable que celle du capitaine.

Il ne s'y rend pas de suite mais se dirige vers l'avant. Il souhaite fumer tranquillement une pipe en assistant à la manœuvre du départ, et en admirant la force impressionnante du flot encore tumultueux de la rivière. Il s'accoude au bastingage, craque une allumette.

Les deux hommes qui parlaient fort en sont à crier.

L'un d'eux est un très grand type, à l'aspect brutal. Il regarde fixement l'autre, son adversaire, et l'on voit sa colère monter dans ses veines, à fleur de peau, comme des nervures qui

tendraient ses muscles, contractés, visiblement douloureux. Il sent une espèce de brume couvrir son esprit, déjà pas bien clair en temps normal. Il ne sait pas pourquoi, il pense à sa coupe de bois, ça lui fait des flashes, il se voit debout face à l'arbre qui résiste, il a sa cognée à la main. Il la brandit, balance en avant tout le poids de son corps, et dans le même temps, tire de toutes ses forces sur le manche lancé loin au dessus de son épaule, et dans la même seconde le tronc de l'arbre éclate, vibre, le feuillage tremble d'un coup sec.

Il voit tout cela, en même temps que l'autre type. La sueur ruisselle, tombe dans ses yeux, le brûle, il ne pense pas à essuyer. Il ne comprend pas bien ce que dit le type en face de lui. C'est un petit, un peu gros, un peu rouge, qui parle vite, et fait rire le groupe amassé autour d'eux.

Il n'aime pas ça. Il sent la haine qui monte, qui étouffe, qui monte encore. Il sent les chaudières du bateau à quinze mètres, la vapeur qui chauffe, la pression qui augmente, la chaleur, la fumée, la tension extrême de la machine prête à donner tout ce qu'elle a. Et lui aussi, sa poitrine nouée, ses poings serrés, les yeux plissés du gars en face qui se moque de lui, qui rigole fort, qui crie, il voit sa bouche ouverte qui rit, ses dents jaunes, sa langue, ça le dégoûte, il voudrait que ça s'arrête, il voudrait quitter le bateau, mais il ne peut pas, il a son chargement.

Il comprend ce qui se passe, il essaie de contrôler, il avertit « arrête, arrête, arrête, arrête... » sans fin et l'autre répète sans fin « arrête, arrête... » en grimaçant et en se moquant de lui.

Il avance d'un pas, c'est trop tard, il n'essaye plus de réfléchir, il ne contrôle pas, il se tait, serre la mâchoire, son visage est blanc, son cœur cogne, il est trop tard, la haine est là.

Et l'autre comprend aussi, d'un coup son rire s'éteint, il voit sa mort dans les yeux de l'homme qui s'avance en face de lui. Et il se fige, prend peur, met la main à son couteau, mais il est trop tard, le poing s'abat, énorme, si rapide, si puissant, entraîné depuis l'enfance, cognée à la main, un tronc après l'autre, si puissant. Sa lèvre éclate, et son nez, la tête part en arrière, la nuque brisée. Il n'a rien vu venir, grisé par son pouvoir, son contrôle du groupe de rieurs, par la bêtise de l'autre. Qui l'a tué.

La clameur des voix s'est tue. Tous ont reculé d'un pas, stupéfaits par la vitesse, par la force. L'homme gît. Il est mort.

Le géant le regarde, debout au dessus de lui. Puis il regarde le groupe. Dans sa tête, toujours aussi peu claire, il voit quand même des choses. La prison, le juge, la corde. La peur le prend et s'ajoute à sa haine. En quelques instants, il est une bête traquée, dangereux pour quiconque. D'un seul geste, il fouille son sac de bûcheron, prend sa cognée, la lève d'une main. Un mouvement vers lui, et il fait un carnage. La rivière coule tout près, il sait qu'il nage bien, qu'il a une chance, même petite, s'il plonge. Il sait qu'il peut tuer et s'enfuir. Il connaît la forêt depuis tout petit. Il peut y vivre sans rien, des années durant. Il fait un pas vers le bord.

— Où crois-tu donc pouvoir aller comme ça, mon garçon ?

Celui qui s'est avancé est un homme calme, tranquille. Il se tient debout, les pieds bien à plat, les bras détendus le long du corps. Son visage est large, carré, il n'exprime rien et pourtant on le sent résolu, intransigeant.

Il a levé une main, comme pour saluer.

— Assez de bêtises, donne-moi ton engin. Ça va trop loin cette affaire.

Le bûcheron hésite. Sa haine est toujours là, sa peur aussi. La brume qui encombre son cerveau tarde à se dissiper. Il regarde fixement son nouvel adversaire. Il le reconnaît comme infiniment supérieur et expérimenté. Il n'y a pas deux solutions : ou il le tue maintenant, mais pourquoi tuer qui ne le menace pas, ou alors, ou alors quoi ? Il ne sait pas bien exactement. Il hésite.

— Pose-la, s'il te plaît. Pose-la et assied-toi. Et on va voir ensemble ce qu'on fait.

D'un seul coup, la voie est claire. Il va poser sa hache, il va s'asseoir, et écouter ce type qui va lui dire quoi faire. Il va se reposer, laisser aller. Sa tête est douloureuse, comme si l'on avait broyé son esprit à pleines mains, et il a hâte de se reposer.

Les autres autour ne disent plus rien. Ils ont reconnu deux personnalités extrêmes face à face, l'intelligent contre l'abruti, le réfléchi face à l'impulsif, le meneur guidant le bélier brutal et stupide.

Enfin, le capitaine a fait larguer les amarres, on n'attend plus.

Il a pris le risque de partir maintenant, d'affronter le flot encore très impressionnant, quitte à rester coincé sur une berge encore noyée, abîmer sa coque à l'un des troncs charriés par les

eaux, ou pire encore. Les énormes roues se mettent à tourner, le navire d'acier est emmené un long instant vers l'aval avant que la puissance de ses machines ne lui permette d'inverser le mouvement et de vaincre la rivière.

Le grand bûcheron est calmé maintenant. Il reste debout sans rien faire, il regarde fixement le corps sans vie étendu devant lui. Autour s'affairent deux hommes, essayant quelques claques pour le ranimer, mais finalement constatant leur impuissance.

John Frémont a tout vu, aux premières loges. Il serait intervenu si l'autre ne l'avait pas devancé. Il est impressionné par son assurance et son calme face au danger. Il a reconnu un meneur exceptionnel. Il le voit parler avec le bûcheron, lui tenir la main avec sollicitude pendant que deux mariniers lui mettent les fers. Il le voit jeter un regard méprisant sur le corps sans vie, ranimer sa pipe paisiblement, comme s'il avait simplement réglé un détail d'intendance, comme si dompter un forcené était son pain quotidien. Il s'approche, séduit.

— Monsieur, je vous fais mes compliments pour le brio avec lequel vous avez réglé cet incident.

— Merci bien, Monsieur. Je connais bien ces gars. C'est vrai qu'ils peuvent être dangereux si on sait pas s'y prendre.

— Qu'auriez-vous fait s'il s'était jeté sur vous ?

— Rien sans doute, dit-il en riant. Mais Dieu me garde, il l'a pas fait !

— Et on aurait dit que vous en étiez certain !

John se présente. Il explique qu'il dirige une expédition de cartographie et d'exploration, qu'il a un chargement de matériel en route vers la Platte River.

— Je m'appelle Kit Carson, Monsieur. Je suis enchanté de faire votre connaissance. J'ai un territoire pour le castor, et aussi quelques coupes de bois, avec quelques gars pour m'aider.

Kit a remarqué Frémont depuis longtemps déjà, qui ne passe pas inaperçu avec toutes ses caisses d'équipement. Il admire sa distinction et son aisance, le contraste subtil offert par l'homme qui sait se salir quand il faut, et qui reste miraculeusement élégant et propre jusque sur les rives boueuses du Missouri. Il l'a vu à plusieurs reprises faire des relevés avec ses instruments compliqués, prendre longuement des notes, et sa vive intelligence, qui compense largement son manque d'instruction, lui permet de

faire le lien entre l'explorateur et les cartes, schémas, et manuels utilisés essentiellement par des militaires.

Pendant qu'ils entament une longue discussion, le Saint-Peters remonte la rivière péniblement. Le barreur longe la rive au plus près, là où le courant est le plus faible, franchissant parfois des canaux habituellement non navigables, évitant laborieusement souches, arbres immergés. Régulièrement, un choc sourd ébranle la coque, provoquant l'émotion chez les passagers. Kit Carson ne semble pas s'en émouvoir.

— L'steamer est costaud. Et notre capitaine sait ce qu'il fait. L'a l'habitude de ce trajet. L'a piloté les premiers vapeurs sur cette partie du Missouri, et grâce au Tout-puissant, avec aucun naufrage, pour sûr.

— Oui, et sa vie est autant en jeu que la nôtre !

— Pour sûr, Msieur. C'est l'enfer qui l'attend par là-dessous !

— Par contre, je ne comprends guère sa stratégie. À la vitesse où nous allons, il nous faudra plusieurs semaines pour rallier Caldwell's Camp, ce qui va lui coûter une fortune en bois de chauffe. Ne vaudrait-il pas mieux rester à quai et attendre tranquillement une diminution du débit ?

— Ah ça non, Msieur. Il faut vous dire sauf votre respect que c'est un cercle maudit. Si le courant diminue, c'est que l'eau a baissé. Et si l'eau baisse, alors le vapeur doit naviguer au milieu de la rivière, là où y a le courant qu'est plus gros...

— Cela signifie que de toutes façons la navigation est lente par ici ?

— Pour sûr, Msieu. Et on y gagne quand même. La piste est très mauvaise sur les rives, surtout après l'ouragan. Y a des quantités de cochonneries de branches à travers le chemin, des fondrières où les plus beaux chariots seraient enlisés à ras les moyeux plus vite qu'y faut pour le dire. Y faudra plusieurs fois la messe à çui-là qui passera à terre pour faire le même chemin que nous autres en une matinée.

— Vous avez l'air de connaître la région parfaitement. Faites-vous souvent le voyage ?

— Chaque hiver que Dieu fait, Monsieur. Je descends à Saint-Louis vendre mes peaux, à cause que les prix y sont bien plus hauts qu'à Caldwell's Camp. Et la poudre, les balles, les

épices et toutes les denrées qu'y me faut pour la saison, y sont bien moins chers. Ça vaut rudement le coup de faire le voyage.

— Par contre, je suis surpris. J'ignorais qu'on trouve encore facilement du castor sur la Platte River.

— Oh, mais c'est qu'on en trouve pas, Msieur. Mon territoire est bien plus à l'ouest. À Caldwell's Camp je suis encore loin d'être arrivé. J'ai encore un bon mois jusqu'à ma cabane. En tout, c'est presque deux mois de voyage. Et encore, si Dieu le veut !

— Je comprends. Et c'est d'ailleurs ce que j'avais à peu près estimé pour mon propre compte. Avec en plus le temps nécessaire pour acquérir les chevaux et les mules, bien entendu.

— Vous allez donc aussi dans ce coin-là ? Et pas pour le commerce des peaux, pour sûr...

— Pour sûr. Bien que mon voyage facilitera grandement les communications dans ce pays si je parviens à atteindre mon objectif, qui est de trouver un chemin officiel de communication vers l'ouest. La piste de Lewis et Clarke vers l'Oregon est trop difficile, trop longue, trop souvent coupée, et il serait hautement appréciable d'en découvrir une autre. C'est une des raisons de mon voyage.

— C'est sacrément de l'ambition ! Mais parfaitement réalisable, même si l'été est déjà bien en route.

— Ah, vous avez des informations à ce sujet ?

— Oui Msieur, le chemin a été ouvert y a au moins trente ans par un groupe de trappeurs. Un certain Robert Stuart était leur guide. Mais les difficultés qu'on y trouve font qu'il a été peu utilisé jusqu'à maintenant, ou pas pour rejoindre le Pacifique en tout cas.

— Très intéressant. Je sens que vous allez m'en dire plus. Il n'y a pas de bar sur le steamer malheureusement. Mais il me reste une excellente bouteille de whisky dans ma cambuse. Si vous le voulez bien, je vous en offre un verre ou deux, et vous allez me raconter ce que vous savez. Soit dit sans vous commander bien entendu !

— Mais avec joie, Monsieur ! D'ailleurs, tout ce que je pourrai vous dire est connu de tout le monde ici, et vous le saurez tôt ou tard. C'est donc moi le gagnant dans l'affaire !

Comme la journée s'avance, et que le soleil monte au zénith, la navigation s'améliore. Les berges inondées à perte de vue font place à des bandes d'îlots spongieux, semés d'arbustes nains, aux tapis herbeux à moitié recouverts d'alluvions et de débris. On voit de temps à autre quelques paysans occupés à réparer des clôtures dévastées par les flots, ou à consolider une grange ruinée par le vent. Parfois, une famille découragée semble rester impuissante face à la destruction quasi totale de sa ferme.

Le barreur, aidé à l'avant par un sondeur muni d'une longue perche, serre toujours la rive au plus près. On sent parfois le fond plat métallique racler la rive inondée. De temps en temps, il faut faire machine arrière, ce qui est facilité par le courant, mais rendu dangereux par d'énormes lianes qui affleurent et obstruent de temps à autre les bras sur lesquels le bateau s'est aventuré.

Dès le milieu de la journée, ne voulant plus risquer de s'échouer, et la décrue étant bien amorcée, le capitaine décide de se lancer à chaudière forcée dans le lit de la rivière, naviguant à vue parmi les épaves encore charriées par les eaux. Un choc sourd se produit régulièrement à l'avant, indiquant une collision avec une souche immergée, et provoquant l'émoi des passagers. Un groupe de mormons, rassemblé à l'arrière, prie le ciel de lui accorder une arrivée à bon port. Deux noirs chantent, que personne n'a l'idée de faire taire. Le soleil tape maintenant, dissipant les brumes qui se sont formées tard dans la matinée.

Dans la cabine de Frémont, les deux hommes ont une discussion plutôt animée. Carson lui raconte l'expédition qui a ouvert une nouvelle route vers l'ouest il y a une trentaine d'années, et lui énumère la somme impressionnante des problèmes rencontrés.

— D'abord, les indiens Shoshonis. Sont en paix, mais rapides à s'agiter, surtout si vous êtes pas en bonne grâce.

— Je le serai. Ensuite ?

— Les Arapahos. Si vous êtes bien avec les Shoshonis, vous êtes l'ennemi des Arapahos ! Et y font souvent des razzias en territoire Shoshoni...

— Il doit être possible de les occuper les uns contre les autres. Mais encore ?

— Les intempéries. L'altitude est très élevée, et y peut neiger dès septembre, ce qui bloque le passage des cols.

— J'organise mon départ sitôt ce damné rafioteur arrivé.
Après ?

— Et bien tout simplement la piste, qu'est pas si facile dans les montagnes.

— J'ai l'expérience de ce genre d'expédition. J'ai exploré la Des Moines River, que j'ai cartographiée de haut en bas. Et croyez-moi, ce ne fut pas toujours une partie de plaisir. Rien d'autre ?

— Le plus important : vous avez pas de guide. Comment que vous ferez pour trouver le passage ? Stuart a rien laissé. Pas de carte, pas de lettre. Y a pas beaucoup d'indiens qui parlent notre langue, et je vois pas aucun trappeur laisser son territoire en cette saison !

— J'admets que c'est un problème qu'il va me falloir régler. Mais vous par exemple, vous êtes établi dans la région. Comment faites-vous face à tous ces problèmes ?

— Et bien déjà, je suis dans la région c'est vrai, mais pas tout près de votre objectif. Je suis beaucoup plus au sud, beaucoup plus bas, là où les trappeurs sont depuis déjà plus de cinquante ans. Après, et bien ça s'est fait petit à petit, année après année que faisait le Seigneur. Vous commencez par une chasse, et une chasse après l'autre vous apprenez le terrain, et un beau jour, vous vous retournez autour de vous-même et votre territoire est là, et ça tourne du feu de Dieu, sauf votre respect Monsieur. Et puis je me suis trouvé un associé. Un vrai coureur des bois, et qui s'occupe de tout quand j'y suis pas.

— Et les indiens ?

— Ils ont tout intérêt à moi-même. Je leur fournis des outils, des épices, contre des services qu'ils me rendent. Tant qu'ils se sentent gagnants, ils vous accepteront toujours. Faut savoir négocier !

Frémont réfléchit. Il y a longtemps qu'il est conscient de ces problèmes. Par dessus tout, et malgré ce qu'il vient d'affirmer, il manque cruellement d'expérience sur cette partie du monde. Son apport sera principalement financier, et il lui faut très rapidement un aide efficace. Il prend sa décision.

— Écoutez, c'est vrai qu'il me faut un second. Je vous offre le poste. Qu'en pensez-vous.

Carson réfléchit lui aussi. Son affaire roule tellement bien qu'il commence à s'en lasser. Son tempérament énergique de meneur lui demande de nouveaux horizons. Il sait aussi que son associé a goûté à l'autonomie et se passerait volontiers de lui maintenant qu'il a compris le fonctionnement des affaires. Il hésite très peu.

— Je m'y attendais un peu. Et sans vous commander, Monsieur, si vous me disiez pour vrai ce que vous avez en tête ?

— Très simple. Trouver le plus rapidement possible, le passage le plus pratique, vers l'Ouest.

— Pour sûr c'est très simple !

L'ironie affectée par Kit n'empêche pas les deux hommes de se regarder, se jauger. Ils sont l'un et l'autre habitués à entreprendre, depuis leur plus jeune âge. L'intellectuel qui apporte sa connaissance, sa vision de ce monde neuf et déjà si moderne, face à l'aventurier et à son esprit pragmatique et expérimenté. Ils sentent que leur complémentarité leur offrira plus que la somme des parties. Aujourd'hui, sur ce bateau mené à la limite de ses possibilités, ils jettent les bases d'une collaboration qui durera. Ils savent tous deux que le souvenir de cette rencontre leur restera pour la vie.

— Ok, John. Si vous permettez Monsieur que je vous appelle par votre prénom. Commençons tout de suite à parler business.

— Pas sans avoir trinqué une dernière fois ! La Providence voulait que cette bouteille ne survivrait pas à la discussion !

Pendant que les deux hommes boivent à leur accord, et comme si la nature avait accepté de nouveaux maîtres, le débit furieux de la rivière encore grosse se calme soudain. Le steamer arrive sur une partie plus large, les rives semblent s'éloigner, les débris flottants se raréfient, la vitesse augmente peu à peu, permettant aux chauffeurs de réduire le feu d'enfer qui menait la chaudière à la limite de l'éclatement. Paradoxalement, la terre semble plus proche, étant moins inondée, et l'on distingue de temps à autre un troupeau poussé par quelque gamin, un groupe d'esclaves au labeur, des fermiers affairés sur leurs terres.

À l'arrivée à Caldwell's Camp, le Missouri est toujours aussi large, aussi puissant, au point qu'il paraît dérouler ses méandres interminablement. Un débarcadère tout juste à l'abri des crues, les mêmes rues boueuses que partout, les maisons de bois construites à la va-vite et flanquées dans le meilleur des cas par de haut trottoirs, un unique hôtel plein à craquer, une activité intense.

Frémont est rongé d'impatience et d'énergie contenue. Plus d'un mois et demi après son départ, le St Peters le mène enfin à sa première étape, avant de continuer encore plus au nord. À partir de maintenant, il va pouvoir enfin être actif, et mettre en pratique les plans qu'il a longuement mûris. Ses longues discussions avec Carson, guère moins impatient que lui, l'ont convaincu que c'est l'étape décisive s'il veut garder une petite chance d'ouvrir la route avant la fin de l'été.

La route vers l'ouest, la connexion manquante vers les grands lacs salés, faisant la jonction avec le Pacifique, raccourcissant la route de plusieurs centaines de kilomètres, et ouvrant de nouvelles possibilités de colonisation vers d'immenses territoires vierges. La possibilité de rejoindre l'Oregon sans passer par la Californie, c'est-à-dire le Mexique, et en évitant la longue et difficile route du nord. La route vers l'ouest, certes déjà ouverte, mais jamais complètement cartographiée, et même oubliée jusqu'à ce jour.

Le bateau est près d'accoster. Il s'avance lentement contre le courant, se met à quai. La coupée est posée. Un frémissement joyeux anime le groupe de voyageurs qui se hâte près de la sortie. À terre, il n'y a pas trop de monde. La dernière fois, la variole était du voyage, et plus de quinze mille indiens en sont mort.

Frémont laisse la première vague descendre, il ne tient pas à être bousculé.

Dans le bureau de la banque, l'atmosphère devient peu à peu étouffante. Quelques personnes attendent encore leur tour, en file indienne et en silence, l'argent c'est du sérieux. Les dollars changent de main peu à peu, la caissière recomptant méticuleusement, établissant les reçus, concentrée sur sa tâche. Derrière lui, le directeur, les mains dans les poches, surveille

nerveusement les opérations, regardant tour à tour la porte d'entrée, les visiteurs, son employée. Quelques rumeurs de hors-la-loi en maraude dans la région ne sont pas étrangères à son inquiétude. Tenir une banque aussi loin vers l'ouest est un pari risqué, bien que très rémunérateur. L'ensemble des commerçants de la petite agglomération en pleine expansion, encore un village, font appel à lui, et le montant des fonds qu'il tient en dépôt augmente régulièrement. Il doit faire attention néanmoins, et veille avec une grande prudence sur la clé de son coffre. Il procède régulièrement à des transferts de fonds vers Saint-Louis, ce qui n'est peut-être pas étranger à l'arrivée de renégats dans la région.

Janet, la caissière, compte et recompte encore. Elle chasse de son esprit toute autre pensée, et se focalise exclusivement sur les chiffres. Elle sent la présence, envahissante parfois, de son patron à quelques mètres d'elle. Janet est une jeune femme consciencieuse. Elle a été embauchée à temps partiel il y a six mois, à son arrivée, pour ses qualités de bureaucrate et sa bonne instruction. Elle a grandi à Boston, ni dans la misère, ni dans l'opulence, et son père a vu les autres faire fortune autour de lui, sans avoir la chance de pouvoir en faire profiter sa famille. À l'héritage, Janet a rassemblé un maigre pécule, et a décidé d'aller tenter sa chance vers l'Ouest. Ce qui pour l'instant ne lui a guère réussi. Car malgré ses qualités, elle a un défaut : elle joue. Au début par simple appât du gain, par passion ensuite, elle ne peut plus s'en empêcher. Tous les soirs, elle cache ses boucles sous un large chapeau, enfile ses fringues de garçon, chausse les bottes de cow-boy de son père, et on peut être certain la trouver dans quelque arrière-bar crasseux à parier les derniers dollars de sa paye hebdomadaire.

Janet sert son dernier client, c'est pour un dépôt très banal. Elle s'appuie en arrière sur le dossier de sa chaise, disposée à souffler un peu, quand un homme s'avance, qui était resté un peu à l'écart, attendant la dernière opération, et surtout que la dernière personne soit sortie.

— Bonjour mon brave. Mon nom est John C. Frémont, j'ai besoin d'une certaine somme en liquide afin de financer une expédition officielle.

Il n'a pas vu que Janet est une fille, habillée qu'elle est en garçon, une visière collée au front, les cheveux coupés courts.

— Bonjour, Monsieur, je m'appelle Janet Wilson. Quelle somme vous serait nécessaire ?

— Et bien dans un premier temps, cinq cents dollars me suffiraient.

La caissière, qui avait la main sur le tiroir de sa caisse, reste la bouche ouverte. C'est cent fois plus que le maximum des retraits auxquels elle est habituée. Et bien sûr, elle ne dispose pas d'autant au comptoir.

Le directeur s'est avancé en souplesse.

— Bonjour Monsieur, je suis Franck W. Bennett, le responsable du Trésor. Peut-être pourriez-vous nous en dire un peu plus sur les raisons de ce retrait ?

Mine de rien, il s'est légèrement penché en avant et a examiné avec soin le visiteur par dessus le comptoir. Celui-ci est vêtu de frais. Chapeau, cravate, gants malgré la chaleur, à la dernière mode. Veste bien coupée, moustache impeccablement taillée, probablement des souliers légers en veau ou en daim, plutôt que les grosses bottes à éperons comme c'est l'usage ici. Ceci le rassure. Son cœur avait fait un bon à l'annonce de la somme, et il avait craint un hold-up.

— Et bien, je suis mandaté par le gouvernement des États-Unis d'Amérique pour une expédition de cartographie de la rivière Platte. Je suis tout à fait en mesure de vous présenter mes lettres de crédit.

Le directeur s'empresse.

— Mais avec le plus grand plaisir, Monsieur Frémont. Je vous propose de passer dans mon bureau, nous y serons plus à l'aise.

Il fait le tour du comptoir, et avec une légère courbette, fort involontaire, car il ne faudrait pas donner trop d'importance à ce visiteur, il lui montre le chemin. Frémont le suit. Il a prévu bien sûr tout ce cérémonial ainsi que la transaction qui va suivre. Il franchit le seuil de la porte que lui ouvre Bennett, et va s'installer dans un fauteuil face au bureau de celui-ci. Un bureau imposant quoique peu garni. La pièce est large, presque autant que la salle des clients. Les fenêtres portent grillages renforcés, une grosse lampe à huile forme l'unique décoration.

Le Trésorier est en joie à l'idée d'une affaire importante pour clôturer agréablement la journée. L'arrivée du Saint-Peters ou de l'un des autres vapeurs est décidément à chaque fois un bon business pour tout le monde.

Il referme la porte à clé derrière lui, et va s'installer confortablement face à son invité, les coudes sur le bureau, les mains jointes, la face joviale. On le croirait assis au sommet d'un tas d'or, en gardien fidèle, affable, mais peu disposé à céder le moindre cent, à moins de solides perspectives. Il commence un discours soigneusement rodé.

— Monsieur Frémont, comme vous le savez dans doute, il n'est guère facile de gérer en toute sécurité un établissement comme le mien. Et même si nous excellons en ce domaine, il ne nous est guère possible de libérer instantanément une très grosse somme comme celle que vous demandez...

L'autre, déjà impatient, lui coupe la parole.

— C'est pourquoi je ne souhaite pas obtenir immédiatement la totalité des fonds dont j'ai besoin. Monter une expédition telle que la mienne prend beaucoup de temps. Une avance suffira, je toucherai le reste plus tard.

— Ah bien ! Et cela nous laisserait du temps pour engager les inévitables et nécessaires vérifications. Voyez-vous, je vous prie de bien vouloir m'en excuser à l'avance, mais...

— Je sais que vous allez vérifier toute la paperasse que je vais vous fournir. Je vous informe d'ailleurs que vous allez recevoir, si ce n'est déjà fait, un courrier d'introduction de votre bureau de Saint-Louis, qui a déjà fait les démarches utiles. Voici d'ailleurs une lettre de crédit de leur part, et le reçu d'un virement fait par l'agent du Congrès.

— Ah bien, bien. Je vois. Je vois que Monsieur est un homme prévoyant, et cela va effectivement faciliter les choses. Voyons donc dès maintenant ce document, si cela ne vous ennuie pas bien entendu !

De l'autre côté, Janet se sent à la fois frustrée et déprimée. Comme souvent par le passé, elle a l'impression que l'histoire va se faire sans elle, et qu'elle va passer à côté d'une opportunité plus que significative. Elle est de ces femmes suffisamment intelligentes pour comprendre ce qui se passe autour d'elles, mais pas assez pour percevoir les finesses des enjeux et les rouages de

l'ombre. Elle peut toujours expliquer après coup, mais ne parvient jamais à anticiper. Elle est l'éternel témoin, la suiveuse née, la roue du carrosse et non point l'œil du cocher. Tout le prestige apporté par la grosse transaction, toute la notoriété que la banque en tirera va lui échapper complètement, et elle sera réduite une fois de plus à compter les pièces que d'autres payeront et que d'autres encore encaisseront, infime élément qu'elle sera d'une histoire en marche, et cela elle ne le comprend que trop bien.

Cette fois, elle ne peut s'y résoudre. Il lui faut agir, sortir de l'anonymat, tenter de prendre en marche le train qui passe.

Son travail est terminé. Elle devrait maintenant saluer son chef, sortir, prendre la direction de son logis. Elle s'approche de la porte du bureau et s'immobilise. Si elle frappe, une voix agacée la rabrouera inévitablement. Bennett a donné pour instruction de ne pas être dérangé lorsqu'il est avec un client. On entend les deux hommes et leur conversation semble assez animée. Elle approche l'oreille. Elle sait que personne ne viendra, elle a verrouillé la porte d'entrée, et la porte de service l'est également. La curiosité est la plus forte, elle ne peut s'empêcher de coller sa tête à la mince cloison de bois qui isole si mal.

De l'autre côté, Bennett continue sa péroraison.

— ... et vous comprenez bien mon très cher Monsieur Frémont, que je ne peux malheureusement pas exclusivement me baser sur des certificats. Dont l'authenticité ne fait aucun doute en ce qui me concerne, je vous l'assure, mais voyez-vous il me faut rendre des comptes malgré tout, et justifier moi aussi mes engagements, et nous avons des règles très strictes dans ce genre de cas de figure, car il y a eu des abus voyez-vous et je crains malheureusement qu'il ne nous faille attendre les résultats de l'enquête, enfin je veux dire des vérifications de routine qui s'imposent malheureusement, et dont nous sommes tributaires avant le moindre versement !

Ceci ne fait pas l'affaire de Frémont. Il sait que la saison s'avance, que le temps presse. Tout retard pris dans l'achat du matériel, des chevaux, des chariots, et dans l'embauche des équipiers qui lui manquent, provoquera mécaniquement un départ trop tardif de l'expédition. Heureusement, il a largement prévu la possibilité de ce contretemps. Il réprime à grand peine

l'impatience qui grandit en lui et décide d'asséner son argument ultime.

— Je comprends vos objections, coupe-t-il d'un ton sec, réduisant immédiatement son interlocuteur au silence. Je les comprends même tellement bien que je les avais prévues, et croyez-moi, le même scénario se répète à chaque étape de mon voyage. Ce qu'il vous faut pour me donner satisfaction, ce sont des garanties réelles et tangibles. Et des garanties réelles et tangibles, je vais vous en donner dès maintenant.

Il pose alors sur le bureau du trésorier médusé une sacoche de cuir épais, de laquelle il extrait un petit sac de toile fermé par deux courroies, qu'il ouvre avec précautions. Il en tire un autre sac plus fin et de forme allongée, dont il verse lentement le contenu sur un petit plateau de bois, qui provient également de la sacoche.

— Voici, M. Franck Bennett, l'équivalent de deux mille dollars en diamants bruts, et dont je compte vous laisser en garantie une fraction qu'il nous reste à déterminer. Je viens de les faire expertiser aujourd'hui même par le meilleur expert, qui m'a aussitôt délivré un certificat, que voici devant vous. Il ajoute d'un ton ironique : il vous faudra bien peu de temps pour l'authentification de ce certificat je présume !

Bennett est stupéfait. Il ne s'attendait certes pas à ce coup-là.

— M. Frémont, je ne sais quoi dire ! Il va de soi, bégaye-t-il, que ceci remet complètement en question ce que je viens de vous dire. Et je vais faire le nécessaire immédiatement pour que l'on puisse vous verser les fonds au plus vite !

Il continue sa tirade d'un ton nerveux, se tordant les mains, se dandinant d'une fesse sur l'autre, regardant le petit monticule de pierres qui est devant lui. Celui-ci semble bien peu impressionnant. Les diamants sont non taillés, non polis, de grosseurs inégales, et ressemblent assez peu à des objets précieux. Il en a déjà vu pourtant, et diamants, pépites d'or, pierres précieuses brutes d'extraction lui sont parfois laissés en garantie, quoique pas en aussi grosses quantités.

La suite est facile à prévoir. Frémont va toucher tous les fonds qu'il sera possible de lui remettre. Au moins deux cents dollars à vue de nez. Il signera des papiers, laissera une partie des pierres en garantie, voire même la totalité, en sécurité dans le

coffre. Il va pouvoir monter son expédition ; avec autant d'argent, il lui sera possible d'acheter les meilleurs chevaux, d'engager les meilleurs guides, et de se procurer les meilleurs matériels.

Une jalousie énorme envahit l'esprit de Janet. Elle met son poing à sa bouche et le mord sauvagement. Dépit, envie. Pourquoi cet homme un peu mou, ce dandy de salon, cet olibrius au langage châtié, pourquoi a-t-il ce droit de se promener avec tant d'argent ? Pourquoi pas elle, qui rêve à la richesse chaque jour depuis le temps où son père rentrait si las qu'il n'avait pas même la force d'ôter ses bottes, depuis le temps où la énième combine ratait une fois de plus, le énième job mirobolant, la énième situation d'avenir. Pourquoi pas ?

Le front sur le bois dur, elle laisse cette haine énorme lui gonfler le crâne, enfler doucement, palpiter comme une bête prise au piège du vice. Elle regrette d'avoir écouté, de savoir maintenant ce qu'est venu faire cet homme élégant. Elle voudrait être dix minutes plus tôt, ignorante de tout, et bien douillettement installée dans l'espoir flou d'une réussite un peu vague et probablement lointaine.

Elle se décolle prudemment et s'éloigne sans un bruit, regagne son comptoir et s'assoit, bien droite, les mains sur les genoux. Elle regarde fixement la porte, par laquelle entrera demain son premier client pour faire un dépôt de un dollar, ou retirer un petit sac de pièces, ou vérifier le contenu de son compte, ou encore se renseigner sur le prix d'un transfert de fonds. Tout cela lui semble si fade. Elle pense à sa partie de poker de ce soir, attablée avec quelques lascars en pantalons de cuir, où elle jouera avec nervosité, fumant pipe sur pipe, essayant de ne pas aggraver son endettement.

Elle examine lentement la pièce. Quelques rayons de lumière soulignent de leurs traits la poussière des allées et venues qui retombe si lentement. Combien de temps va-t-elle passer encore ici ? Pourquoi devrait-elle espérer une amélioration ? Depuis déjà plusieurs mois que le comptoir est ouvert, le volume d'affaires est stable, et d'ailleurs, rien ne prouve qu'elle tirerait bénéfice d'une soudaine progression. Si un développement se produisait, Bernett pourrait très bien embaucher une de ses connaissances pour diriger les nouvelles recrues. Et elle, Janet, pourrait très bien stagner toute sa vie, comme son père.

Une certaine tristesse s'abat sur elle. Elle est là, témoin de l'histoire en marche, et elle ne peut rien faire. Son esprit s'engourdit lentement.

Un éclat de rire à côté la fait sursauter. Les deux hommes semblent bien s'entendre à présent. Comme c'était prévisible !

La colère la prend. Elle se lève, attrape son chapeau, gagne l'entrée de service, et sort, furieuse, sans même verrouiller comme elle devrait le faire, ce qui est une faute, elle le sait parfaitement bien.

Elle marche vers le saloon, elle a besoin d'un remontant. C'est tout près, le bourg est encore très peu étendu. Elle entre et va s'accouder au bar, qui est étroit, un peu sale, et encombré de verres qui sont restés là sans que Jim le barman, qui fait aussi fonction de coiffeur, ait eu le temps de débarrasser. Dans le fond, Kit Carson est attablé avec deux hommes, discutant avec animation, cherchant à convaincre.

Jim s'approche et lui demande ce qu'elle veut boire, elle répond « un whisky ». C'est le nouvel arrivage, il sera peut-être un peu moins mauvais que d'habitude.

Les deux hommes du fond se lèvent, et se dirigent tranquillement vers la sortie. Kit Carson les regarde sans bouger, l'air dépité. Il se lève et va au bar.

— Jim, sert-moi un autre whisky, j'ai besoin d'une pause.

— Tiens, voilà. Comment que ça va ton embauche ?

— Pas trop mal.

Il reste pensif un instant, puis :

— Sacrement pas évident. Beaucoup sont déjà engagés.

L'est un peu tard dans la saison.

— Ouaip. L'été est déjà là, ou presque.

Janet a jeté un coup d'œil en coin à Kit, qui ne fait pas attention à elle. Elle le connaît, si l'inverse n'est pas vrai, et qui ne le connaît pas, au moins de réputation ? Elle se demande pour quel boulot Kit peut bien recruter. Sûrement pas du bûcheronnage, les deux gars n'avaient pas le profil. Pas des trappeurs non plus, comme Jim l'a dit, la saison est déjà bien en train.

Visiblement un brin agacé, Kit Carson termine son verre cul sec et le claque sur le bar.

— Jim, y me faut encore deux gars, et j'arrête. Y faut que j'aie réglé ça aujourd'hui, que je puisse commencer à trouver des chevaux, et aussi les maudits chariots. Tu connais t'y quelqu'un ?

— T'as déjà tout raflé, mon pauvre vieux, tout ceux qu'étaient encore libres. Vas-t'y être obligé de débaucher maintenant ? Ça va pas bin plaire, pour sûr... Hé dis voir, demande donc à Janet ! L'en a p'tête marre de compter les pièces d'or toute la sainte journée !

C'était dit sur le ton de l'ironie et Janet a sursauté. Elle était à mille lieues d'imaginer que l'on puisse penser à elle pour Kit Carson, et la plaisanterie du barman la met mal à l'aise. Kit la dévisage, et elle n'aime pas trop.

— Pour sûr que cette job, ça doit être à tourner sec comme un scalp. Enchanté de vous connaître, Mamselle, je m'appelle Kit Carson, dit-il en lui tendant la main. C'est vrai après tout, vous êtes carrée comme un homme, sauf votre respect. Z'êtes pas intéressée pour vous joindre à notre team ?

Elle a serré la main. Elle répond en balbutiant qu'elle ne sait même pas de quoi il s'agit. Elle pense qu'elle n'a pas envie d'aller trimer dans les bois, quel que soit le job, et même si c'est bien payé. Lorsque son père l'emmenait à la chasse, elle se rappelle des bûcherons de rencontre, épuisés après leurs journées éreintantes, au point de rester assis auprès du feu sans bouger, et de s'endormir tout habillés, ne s'organisant pour leur nuit qu'au prix d'un effort énorme. Elle écoute pourtant l'autre lui expliquer de quoi il s'agit. Ménageant ses effets, Kit racle sa gorge, crache, fait un bruit sonore avec sa bouche.

— Toujours aussi dégueu, ton whisky, Jim !

Il pose ses mains à plat sur le bar, puis d'un ton négligent :

— Vingt-cinq hommes, autant de chevaux, deux chariots, les mules qu'on voudra. Des caisses d'outils pour la science. La boussole plein Ouest. Les campements, les insectes, les orages, les indiens, le froid, et j'en passe. Si vous pouvez supporter tout ça, vous êtes des nôtres. C'est payé dix dollars, plus une belle prime à l'arrivée. On ouvre la piste pour les pionniers, Miss. L'année prochaine, ils seront cent. Celle d'après, mille. Et ce sera vous qui les attendrez de l'autre côté, sur le Pacifique, avec votre boutique et pas celle d'un patron. Ou votre bar, saloon, ou ce que vous voudrez. D'où que vous venez, Miss... ?

— Wilson. Janet Wilson. Je viens de l'Ohio, Monsieur Carson. Et je suis native de Boston.

— Jolie balade pour arriver jusqu'à nous autres ! Ceux qui me connaissent savent que je suis réglo. Alors, tout ce que je viens de vous dire, c'est votre affaire ?

Janet est déstabilisée. Ça va trop vite pour elle, elle n'a pas le temps de penser. Dans la même journée, presque au même moment, et alors que rien ne se passe depuis des mois, elle est le témoin direct de la préparation de ce qu'elle pense encore être deux expéditions importantes.

Elle comprend soudain qu'il n'y en a qu'une seule.

Elle n'est pas sûre, elle se demande comment on peut embaucher vingt-cinq personnes alors qu'elle le sait très bien, pas un sou n'est encore en poche. Cela choque son bon sens paysan, et l'audace de Carson la surprend tellement qu'elle doute. Ou alors il doit penser que Frémont dispose de l'argent. Ou alors Frémont a su le convaincre que la finance était une simple formalité. Elle est impressionnée.

Elle répond que oui, sûrement, elle est capable. Elle a l'esprit embrouillé, comprend ce qui se passe, mais ne sait pas quoi faire. Elle est partagée entre le confort de son job tranquille, mais qui lui cause tant de frustrations, et le piquant de l'expédition qui s'offre à elle. L'un lui semble curieusement bien enviable maintenant, et l'autre risquée et montée dans la précipitation.

— Alors si vous êtes capable, soyez-y ! Y aura pas deux chances. En vous comptant, y reste qu'une place, et elle partira vite. Soyez demain matin sans faute au corral à la sortie du bourg. À la levée du jour, et j'aime bien les ceusses qui sont à l'heure. On vous expliquera votre job.

Il donne une tape sur l'épaule, un clin d'œil, et il sort. Il tient pour acquise la présence de Janet à l'heure dite. Il a jaugé la personne en un instant et la plupart du temps, il ne se trompe pas.

Il s'arrête sur le seuil de la bâtisse, jette un œil alentour. Frémont s'approche de son pas élégant et calme, égal à lui-même, l'air plutôt satisfait.

— À voir si content, j'ai idée que ça roule sacrément bien !

— J'allais te le dire. Pas de problème avec le trésor, comme prévu. Où en es-tu avec le recrutement ?

— Complet, Patron. Ou presque. J'ai ouvert bien grand ma besace, j'ai secoué un bon coup, et j'y ai fait tomber tous les gars qui étaient libres. Et j'ai commencé à sonner les trompettes du bon argent pour ceux qui y étaient pas. J'ai pris un peu plus que tu voulais, parce que c'est sûr qu'y aura des défections d'ici qu'on parte. Demain matin au corral, si Dieu le veut, on devrait être pile vingt-cinq.

— Bravo ! On va voir les chevaux ensemble ?

— J'ai aucun mérite. À ce tarif là, on pourrait aussi bien recruter la moitié de la ville sans bouger de sa chaise si on avait plus de temps devant nous. Pour les chevaux, si ça te gênes pas, c'est mieux que tu me laisses parler, je connais bien le gars...

Ils se dirigent ensemble vers le corral.

Au bar, Janet est restée un peu sonnée. À elle qui a toujours eu un peu de mal à trouver un emploi, en voilà un qui tombe du ciel. Techniquement, elle est même embauchée en double, et en position de faire un choix !

Elle reprend un verre, et tente de réfléchir, ce qui ne va pas ensemble. Courir les bois ne lui plaît guère. Mais une expédition à vingt-cinq, à la découverte d'horizons inexplorés ou presque, cela vous a tout de même un goût piquant d'aventure. Elle calcule rapidement. Si elle quitte son job de caissière, elle perd son salaire de la semaine en cours, mais elle touchera à la fin de l'été dix fois plus qu'elle n'aurait eu en toute une année. Elle laisse derrière elle de solides dettes de jeu, il convient de ne pas ébruiter la chose... À moins qu'elle ne demande une avance au cas où ses créanciers s'affoleraient de son départ.

Brusquement décidée, elle rentre chez elle et commence à préparer son départ. Elle range un peu son logement, fait son sac, descend manger un morceau chez sa logeuse. En y repensant, elle se rend compte qu'elle s'est un peu emballée. L'expédition ne va sûrement pas commencer dès demain matin. Il va falloir répartir les rôles, préparer les chargements, essayer les chevaux. Frémont et Carson ne sont sans doute pas hommes à se précipiter, même si pour l'heure ils semblent vraiment pressés. Et au fait pourquoi ? N'a-t-il pas été dit qu'il est tard dans la saison ? Elle voit ça comme un signe positif, preuve que la destination est plutôt lointaine. Elle ne se rend pas vraiment compte de la difficulté, elle a toujours voyagé par le chemin de fer, ou par bateau, ou encore

sur des routes bien établies. Elle sait bien par contre que la vie dans les bois est rude, son père l'avait souvent emmenée à la chasse, et elle connaît bien le souci du bivouac sous l'orage, avec les bêtes sauvages qui rodent aux alentours.

Toute la soirée elle médite, n'osant pas se confier de peur de faire rater l'affaire. Son état d'esprit passe d'un extrême à l'autre. Tantôt elle est euphorique, tantôt elle se ronge d'incertitude. Elle se souvient de Frémont, de la voix autoritaire qu'il prenait pour s'adresser au banquier. Un homme très riche, certainement habitué à se faire servir. Elle se rappelle du silence qui s'est installé entre les deux hommes, au moment où Frémont a exposé les diamants, et juste avant qu'il annonce le chiffre magique de deux mille dollars. Les diamants bruts, elle les imagine, elle n'en a jamais vu. Ce doit être comme une de ces pierres que l'on pouvait apercevoir dans les bijouteries des quartiers riches de la côte est, mais en plus gros. Elle pense aussi à Carson et à la façon dont celui-ci l'a embauchée. Elle le revoit, au bar, lui disant tranquillement son fait.

Elle finit par se coucher et passe une mauvaise nuit.

Le lendemain, mal réveillée, trop rapidement habillée, le ventre vide, elle se presse vers l'unique corral, où sont les chevaux des gens de passage, et aussi les bêtes à vendre.

Un groupe d'hommes est déjà là. Ils sont tous debout, à taper du pied car il fait froid.

Le lumière dorée, mais encore faible, rase le sol et donne un reflet jaune aux ombres encore très allongées. La buée que l'on souffle est dense, elle semble presque solide, on pourrait la toucher avec la main. Il a plu depuis peu, les ornières sont collantes et pleines d'eau, avec une légère croûte de glace sur les bords, cassée par les pieds de quelque cheval traînant sa charrette. En contre-jour, on ne voit pas les détails, aveuglé qu'on est par le soleil levant. Personne ne dit mot. On entend une femme crier, un enfant qui pleure. Le forgeron est déjà à l'œuvre et cogne son bout de ferraille.

Janet reste là où elle est arrivée, pieds dans la boue et mains dans les poches. Elle s'est approchée du groupe, où elle reconnaît quelques têtes. Elle a failli demander si c'était ici, puis n'en a rien fait car ça lui a finalement paru évident. Elle est restée pas tranquille pendant un petit moment, se demandant ce qu'elle

faisait là, et avec l'envie de tourner les talons et d'aller prendre son poste au comptoir de la banque. Mais de toutes façons, il est encore trop tôt.

La lumière fait maintenant un voile aveuglant qui enveloppe ceux dont les yeux sont encore habitués à l'obscurité. Cela chauffe la peau, pourtant, et les corps frigorifiés se détendent peu à peu, ça fait comme une onde bienfaisante qui s'élargit.

Frémont et Carson sont arrivés et se tiennent un peu à l'écart. Ils étaient en avance, mais Carson a suggéré qu'il valait mieux ne pas commencer tout de suite, et attendre que l'on soit réchauffé. Frémont n'arrête pas de se répéter qu'il avait raison. Qu'un si petit truc puisse à l'évidence avoir autant d'importance, cela l'épate, et il se félicite d'avoir son coéquipier à ses côtés. Ce dernier se demande encore si on va pouvoir payer tous ces gens. Il ne comprend pas très bien le tour de passe-passe à la banque, et aimerait en savoir plus. Il est tout surpris du pouvoir de l'argent, lui qui ne l'avait jamais vraiment expérimenté auparavant, et de la facilité que cela lui a donné pour embaucher tout ce monde en si peu de temps, lui qui avait toujours dû négocier pendant des jours pour décider qui que ce soit d'aller s'enterrer dans les bois pour lui.

Frémont fait un rapide examen des hommes qui sont arrivés. Ils sont une vingtaine et, un peu réchauffés, commencent à se décontracter et discuter en plaisantant. Il voit Janet un peu à l'écart.

— Tu as embauché celle-là ? Tu sais qu'elle est caissière à la banque ?

— Ouai. C'est pas forcément inutile d'avoir quelqu'un qui sait compter comme y faut. Et elle a l'air assez costaud pour ce qu'on a à faire. Un vrai garçon avec ses bottes ! Et elle a des dettes de jeu, elle voudra aller jusqu'au bout.

— Tu as pensé aux problèmes que ça pouvait poser, et notamment avec le banquier ?

— Si on est ici, c'est que tu le tiens par les couilles, non ? Tout ce pognon qu'y va te donner pour payer tout ça (il fait un geste du bras, montrant les hommes et les chevaux), ça va y rapporter un paquet à lui aussi ! Et puis y va pas se fâcher avec quelqu'un du gouvernement fédéral parce qu'on lui a débauché sa caissière, tu crois pas ?

— Ce n'est pas le problème principal, mais ok, c'est ton affaire après tout. C'est juste que c'est toujours un peu risqué de mettre une jolie fille pendant des jours au milieu d'un groupe de gaillards, mais j'imagine qu'on a pas trop à faire la fine bouche...

— Exact. Si on réussit, dans moins de deux ans y sera possible de recruter mille personnes ici, mais trop tard pour la découverte...

Ils ont parlé à voix contenue, tout en continuant à examiner les hommes, qui continuent d'arriver. Janet les a vus du coin de l'œil. Elle n'a rien entendu, mais a compris qu'on parlait d'elle. Les deux hommes semblent bien s'entendre, et tomber d'accord sur sa présence, ce qui lui est important.

Elle a vu que Frémont porte sa sacoche de cuir. Elle se demande si les diamants sont dedans, mais ils doivent plutôt être à la banque. Mais peut-être qu'il n'a laissé en garantie qu'une petite partie. Sûrement, même. Et elle ne peut s'empêcher de se demander si le reste est là, dans cet étui tenu étroitement sous son bras.

Tous les hommes sont arrivés.

Frémont prend la parole, bien campé sur ses deux jambes. Sa voix est claire et bien posée, et dès les premiers mots, ceux qui parlaient et plaisantaient se sont tus.

Il explique une fois de plus son projet. »

4

« Le coup de feu a claqué et résonné dans le cañon, il a fait mouche. Le jeune cerf s'est appuyé un instant sur les genoux, puis il est tombé d'une pièce sur le côté, finalement déséquilibré par l'impact. Janet a baissé son fusil, un sourire satisfait au coin des lèvres. C'est la première fois qu'elle a une réelle occasion de pratiquer ses talents de tireur. Elle éperonne sa monture, et la presse vers sa proie. L'air piquant et frais du petit matin pénètre sa gorge et la brûle un peu. Le vieux fusil pèse à son bras, le canon posé en travers de l'encolure de son cheval. Elle arrive maintenant à rester le derrière bien sur sa selle, sans que le frottement du tissu épais ne lui arrache la peau.

Derrière elle, à quelques centaines de mètres, la colonne de chevaux s'avance, leurs cavaliers ayant maintenant l'espoir d'un bon repas.

Les débuts pour Janet ont été difficiles. Il a fallu s'habituer aux longues journées à cheval, dans la poussière ou sous la pluie froide, entrecoupées de longues pauses, ou seuls les chevaux et les chefs se reposent, puisqu'il faut préparer le bivouac.

Elle se rappelle alors les parties de chasse avec son père, toujours très simples et joyeuses, dans l'assurance de ramener quelque chose pour améliorer l'ordinaire. Elle se souvient qu'il lui montrait peu à peu tous les trucs. Comment faire un feu, le plus simple et le plus difficile à la fois, comment couper le bois, faire et défaire les nœuds, tendre la toile entre deux branches pour s'abriter des éléments, pas facile non plus, ça.

Et aussi les soirées au coin du feu, à regarder griller le poisson, le déguster et s'en lécher les doigts, puis longuement admirer les flammes rouges qui dévoraient peu à peu la réserve de branchages.

Elle regrette ces moments-là, et les retrouve en même temps, combien plus savoureux que les interminables après-midi à compter ou attendre le client, assise bien droite au comptoir de la

banque. Elle n'était jamais partie auparavant pour de bien longues périodes, et sa résistance est bien moindre que celle de la plupart des autres équipiers, mais elle se découvre au moins aussi savante qu'eux, et les sarcasmes des premiers jours ont peu à peu laissé la place à la plus banale indifférence.

Comme elle l'a appris de son père, Janet cherche à récupérer sa proie. Elle descend de cheval, glisse soigneusement son arme dans l'étui accroché à la selle, attache rapidement l'animal. Le terrain descend légèrement, formant un vallon encombré d'énormes blocs de rochers, et remontant un peu en face, avant de redescendre plus loin vers la rivière. Elle s'engage sur la pente un peu caillouteuse, s'aidant de la main pour s'appuyer sur les blocs entre lesquels il lui faut se glisser. Ce n'est pas très facile et une chute n'arrangerait pas ses affaires. Il lui faut une bonne demi-douzaine de minutes avant de retrouver le versant opposé où elle s'engage.

En haut, une mauvaise surprise l'attend. Deux indiens sont auprès de la bête. L'un d'eux examine attentivement le trou causé par la balle. Il est jeune, à moitié nu, son corps est horriblement marqué par une variole purulente. L'autre regarde fixement Janet. Son visage est inexpressif, il ne fait pas un geste. Il porte un arc à la main, une flèche est engagée sur la corde. Maintenant qu'elle est plus près, Janet comprend pourquoi elle a pisté le cerf aussi facilement, car on voit l'empennage d'une flèche qui sort de la cuisse. Elle regrette son fusil, elle ne sait pas quoi faire. Elle voudrait parler, mais sa gorge est sèche, sa tête est vide, et la crainte de cette nouvelle situation la paralyse et lui laisse les mains moites, sans réaction. La situation se prolonge pendant une vingtaine de secondes qui lui semblent une éternité. Plus le temps passe, plus l'indécision grandit. L'indien est toujours immobile, il n'a pas bougé d'un centimètre. Le deuxième se relève lentement, et adresse quelques mots secs à Janet qui ne comprend pas, bien sûr. Elle fixe les mains de l'autre, qui sont crispées, poings fermés, bras un peu en avant, comme s'il était prêt à bondir sur elle pour venir lui trancher la gorge.

Soudain, le plus grand des indiens fixe quelque chose derrière Janet. Elle entend un léger bruit de cailloux qui roulent. C'est Kit Carson, qui descend tranquillement.

Il s'avance près du groupe peu à peu, montant maintenant la pente, toujours avec facilité et décontraction. Un pistolet pend à sa ceinture, que Janet n'avait jamais remarqué jusque là. Il dit un mot en langue indienne. Immédiatement, les deux indiens deviennent plus détendus. Ils répondent à Kit par le même mot, et le plus jeune recommence à examiner la carcasse du cerf.

Kit parle avec l'autre. Il ne parle pas très vite et semble avoir parfois du mal à comprendre. L'échange est cependant cordial, sinon amical. Au bout d'un moment Kit dit en français :

— On laisse la bête. Puis comme Janet ne réagit pas : par la Vierge, tu bouges ton cul, et on traîne pas ici.

Ils font comme il a dit, marchant l'un derrière l'autre, laissant les deux chasseurs qui commencent à dépecer ce qui est maintenant leur gibier. Ils refont en sens inverse le chemin jusqu'à leurs montures.

— On laisse pas son cheval avec tout son bastringue, et une arme, dans un endroit qu'on sait pas.

— Je pensais que j'en avais pour pas longtemps, et...

— Je sais. Tu te disais qu'on était juste derrière, et bin non.y faut pas penser, y faut réfléchir. Ou le tout puissant te ramène à lui.

Janet est sonnée. C'est la première fois que Kit Carson lui adresse directement la parole depuis le jour de son embauche. Elle le sent derrière elle, proche. Derrière. Elle se rappelle son père lui disant que les pumas attaquent toujours le dernier marcheur d'une file indienne, par derrière. Puis elle se dit que les indiens sont derrière eux, et le groupe de l'expédition pas très loin.

Elle presse le pas quand même. Elle a envie de son fusil près d'elle, et de la présence des autres. Elle est frustrée et déçue. Elle ne comprend pas pourquoi ils ont laissé le gibier aux sauvages. Si elle avait eu son arme...

Ils sont arrivés maintenant. Un autre homme, Charles Preuss, est là qui garde les chevaux. Ils reprennent la piste à l'envers, à vive allure à la demande de Carson.

— Un dernier petit truc, crie-t-il à Janet, c'était sacrément une faute que de laisser ton fusil, mais si tu l'avais eu en arrivant près des sauvages, y t'auraient massacrée, pour sûr.

Jim, dit « Vieux-bâton », se lève péniblement, encore partiellement enroulé dans sa couverture. Le premier quart est déjà passé, et c'est son tour de prendre la garde, les autres sont venus le réveiller. Il râle pas mal, se gratte beaucoup, baille et frotte ses yeux. Il dit que c'est pénible, qu'il aimerait bien dormir encore, et que les grandes nuits, il en a fait plus souvent qu'à son tour.

— T'as pas le choix, Vieuxba, lui crient les autres. Et grouille, on en a plein le dos, et on va se coucher !

Il n'a pas le choix et il le sait très bien. Carson tient absolument à ce que la garde soit assurée la nuit, et il vérifie régulièrement. Et personne ne souhaite avoir une mauvaise affaire avec Kit Carson, surtout en territoire sauvage, comme maintenant. Lors de la première discussion au sujet de la sécurité, Frémont a fait remarquer qu'une veille correctement assurée était dissuasive, et que son utilité n'était pas forcément visible, mais assurément utile. Les premiers à s'y coller ont pas mal grogné, et puis tout le monde s'y est mis, et finalement chacun est bien content de dormir en sécurité, sans risque d'être éveillé par Dieu-sait-quoi ou Dieu-sait-qui, ou même de ne pas se réveiller du tout !

Vieux-bâton rajuste son pantalon, crache bruyamment, et cogne sans ménagement sur le malheureux qui fait équipe de quart avec lui, probablement Janet en l'occurrence. Les autres sont déjà couchés, et même peut-être déjà endormis, et les deux peuvent commencer leur veille jusqu'au prochain quart, sans le moindre espoir de distraction.

Ils s'installent auprès du foyer, et comme le campement est au bord de la rivière Platte, ils peuvent se mettre l'un à côté de l'autre, il n'y a qu'un côté à surveiller.

— Tiens ma fille, fais-nous donc un ti-café, ça nous tiendra debout. Ya mes yeux qui collent tout seuls, et j'ai les os cassés pire que si un fantôme y m'avait roué de coups, et la peau me cuit avec toutes ces diableries de moustiques et aussi les saloperies de mouches noires qui se sont servies sur moi comme si que j'étais un steak tout préparé tout exprès pour eux autres.

Janet s'exécute sans dire un mot. Les nuées d'insectes qui se sont abattus sur eux au coucher du soleil sont moins agressives maintenant. Probablement à cause du froid, ou alors peut-être

sont-elles attirées par les flammes. Elle a passé la première partie de la soirée à se gratter furieusement, ce qui provoque des lésions pas très belles et qu'il faut soigner sans quoi l'infection risque de s'étendre. C'est la seule chose à laquelle elle n'arrive pas à s'accoutumer. Elle envie les autres compagnons, qui ne semblent pas porter attention aux morsures cruelles des insectes. Elle imagine un morceau de tissu transparent, qui serait pris dans son chapeau, et lui protégerait le visage, mais il est trop tard pour ce genre de préparation.

— Je me demande comment qu'y font les sauvages, avec leur peau nue, pour supporter les saloperies de bestioles.

— Mmm. Sont habitués. Vivent ici depuis tout le temps. T'inquiète donc pas, tu t'y feras. Quand t'auras la peau tellement piquée qu'y aura plus de place entre les trous, et bin y te piqueront plus !

Le vieil homme replonge dans ses pensées. Il savoure son café brûlant à petites gorgées.

— Pourquoi donc que tu me parles des sauvage au fait ? De toutes façons, j'sais pas pourquoi qu'on s'embête avec des gardes, vu qu'avec la variole, ya longtemps qu'ils ont tous disparu du coin.

— C'est les deux de ce matin qui m'y font penser. Y avait plein de mouches noires, et ça n'avait pas l'air de les déranger.

— Quels deux de ce matin ? J'sais pas de quoi que tu me parles, ma fille. T'as vu des indiens ce matin ? Moi j'en ai pas vu la plume d'un depuis qu'on est parti de Caldwell's Camp.

— Et bien dans le cañon, quand j'ai tué le cerf. Y avait deux indiens, et même que Carson leur a parlé.

— Carson qu'a parlé à deux indiens ce matin dans le cañon ?

— Oui, je pensais que tout le monde le savait.

— Et comment qu'on pourrait le savoir, ma fille ? C'est pas Kit qui va nous mettre au parfum de ce genre de trucs, sacrebleu ! On a juste pensé que t'avais raté ton coup. Et que le Carson y avait été te sonner les cloches pour ton cheval abandonné sur le sentier. Imagine qu'y ait pris peur, et qu'y se soit mit à débouler vers nous autres ? Jésus Marie Joseph, j'espère qu'y t'a passé un bon savon. Pour sùr qu'on fait jamais assez gaffe à ce genre de trucs.

— J'ai pas raté mon coup. Je l'ai sacrément bien tiré, et même que Carson l'a vu, et les deux indiens qu'étaient là.

— Et le Carson y leur a parlé ?

— Oui, et même qu'y lui ont dit qu'y avait des pumas.

— Et en quoi qu'y leur a parlé ? Est-ce que t'as compris quèque chose de quoi qu'y causaient ?

— C'était de l'indien. Non j'ai rien compris, non.

Il réfléchit un moment en grommelant.

— Alors c'étaient des Arapahos. Pour sûr que c'était pas du russe ou du basque, cause que le Carson y parle pas ces trucs là. Pas non plus de l'anglais ou du français ou de l'espagnol, parce que tu t'en serais aperçue. C'est des langues qu'on reconnaît même si on les sait pas. Et le Carson y parle pas non plus le Pawnee. Et on est pas encore en territoire Shoshoni nous autres. Des Arapahos que j'te dis.

Il plongeait un instant dans ses pensées.

— Et ça, ça veut dire qu'on a bien avancé. Sacrément bonne chose ça.

— On est en territoire Arapaho, ici ?

— Si ça parle Arapaho, c'est qu'on est en territoire Arapaho. Les Pawnees tolèrent pas les Arapahos, ni même personne d'autre si z'ont pas envie. Et du temps des Français, y ont même été mettre une dégelée à l'armée espagnole toute entière. C'est mon vieux qui me l'a raconté, qui le tenait lui-même de son vieux, lequel y avait fait cette guerre là, nom de Dieu.

— Quand même, ce serait mieux si on avait une carte.

— J'ai jamais eu besoin de carte, ma fille, ni les indiens non plus, pour savoir où que je suis. Et j'te dis qu'on est en territoire Arapaho, aussi sûr que les indiens que t'as vus parler avec Kit Carson.

— C'est pour ça que Monsieur Frémont fait des relevés, c'est pour faire une carte.

— Pour sûr. Et sûr aussi que ça sera utile aux prochains qui suivront. Et que c'est probablement même pour ça qu'on se tanne le cuir des deux fesses nous autres sur cette maudite piste. Et pour sûr que si les indiens y avaient des cartes, on les aurait aussi, et qu'on serait probablement pas en train de se faire autant suer, nom de Dieu.

— Les indiens y z'ont pas de cartes ?

— Les indiens savent pas écrire, ma fille. Y connaissent de drôles de trucs, comme faire la pluie, ou jeter un sort, pour certains d'entre eux. Mais y savent pas écrire, ça c'est sûr.

— Ils savent faire de la magie ?

— Y en a qui font des choses terribles. Et même des sacrifices humains, à ce qu'on dit. Et j'aimerais pas tomber entre leurs sales pattes sans un bon fusil pour me défendre, ça oui. Mais y savent pas écrire, ça c'est sûr. Pour ce que ça leur servirait à ces sauvages !

Il a ponctué cette dernière remarque d'une grimace de mépris.

Janet regarde fixement les flammes, oubliant un instant sa mission de surveillance. Elle s'imagine prisonnière d'un groupe d'indiens, attachée au milieu d'entre eux, s'appêtant à recevoir les pires tortures. Elle a déjà entendu parler des sacrifices humains des Pawnees, et se demande bien quelle forme ils peuvent prendre. Elle imagine un prêtre sauvage, brandissant une lame vers le ciel, puis la plongeant dans la gorge de quelque prisonnier destiné aux dieux.

Elle frissonne, ramène sa couverture sur ses épaules, et se lève, fixant avec attention ses yeux dans l'obscurité, essayant de discerner la menace qui se cache peut-être dans l'ombre.

Frémont est debout près de sa tente, il regarde l'étendue d'arborescences buissonnantes qui se déroule jusque dans le lointain, formant des bouquets montant parfois jusqu'à la hanche.

Il se ronge d'impatience.

Il attend le retour du groupe mené par Kit Carson, parti au petit matin pour la énième tentative de négociation.

Le groupe est bloqué là, coincé entre deux collines de cet espace immense, depuis déjà plusieurs semaines, en attente du bon vouloir d'un obscur guerrier Shoshoni.

Lui, John Charles Frémont, délégué spécial du gouvernement des États-Unis d'Amérique, fait salle d'attente pour un simple sauvage.

Il tourne en rond depuis l'aube et se ronge les poings de colère contenue.

Au loin, un nuage de poussière se forme peu à peu. On distingue quelques points à l'horizon, des cavaliers qui s'avancent tranquillement, trop tranquillement. Rien qu'à la lenteur de la petite colonne, les hommes qui les examinent se doutent d'un nouvel échec. Les conversations de ceux qui vauquaient aux corvées du campement, ainsi que celles des autres qui tapaient le carton, tout se fige peu à peu. Chacun pense à l'été qui s'avance, aux longues journées qui seraient encore nécessaires, à cette situation explosive qui s'annonce avec les indiens. Le silence se fait, le temps se ralentit, Frémont est envahi d'impatience et de nervosité.

Lors de leur arrivée dans ces collines quelques semaines auparavant, ils se sont vite retrouvés faces à un groupe de guerriers Shoshonis. Carson leur a parlé, mais malgré son aisance et sa grande connaissance de ce peuple, les relations sont mauvaises depuis le début.

— Y sont très très crispés. Ils ont la figure tendue comme un arc, a-t-il dit le premier soir. Et nom de Dieu j'arrive pas à savoir pourquoi exactement. Quelqu'un leur a fait un affront, y disent qu'y sont sur le sentier de la guerre. Mais y veulent pas dire avec qui...

— Ce qui signifie pour nous ?

— Y a rien qu'on peut faire d'autre que de camper ici en attendant d'en savoir plus. On va se trouver un tit coin peinaré près d'un point d'eau...

Les jours ont passé sans que rien de décisif ne se passe. Frémont aurait été partisan d'un passage en force, mais au vu des bandes d'indiens, certains armés de fusils, qui passaient régulièrement dans les parages, il a dû admettre que c'était impossible. Si les Shoshonis toléraient leur présence sans dommages, c'était uniquement grâce aux médiations incessantes tentées par Carson auprès d'eux.

— Si y a rien qui change, on arrivera pas à notre objectif, et y va falloir changer notre pantalon de côté.

— Allons de l'avant jusqu'à la première neige. Si l'automne vient tardivement, nous gardons une chance, avait rétorqué Frémont.

Les cavaliers arrivent au campement. Chose étrange et surprenante, un prisonnier les suit à pied, traîné par une longue

corde fixée à la selle du cheval qui le précède. Chose inhabituelle, Carson, qui conduit le groupe, arbore un sourire satisfait, et une certaine excitation s'empare de la petite troupe, chacun se demandant ce qui peut bien se passer.

L'homme a l'air épuisé. La corde lie ses poignets par devant, ses pieds sont en sang, il est totalement nu. Excessivement maigre, son corps est peu musclé, son abdomen est abominablement creux. Il respire très fort, c'est presque un halètement. Malgré l'état pitoyable qui l'afflige, son visage reste inexpressif, comme si c'était un autre qui subissait l'épreuve. Carson se tourne vers lui.

— Donnez y à manger à ce pauvre gars. Et surtout faites bien gaffe : celui qui le laisse échapper, y aura affaire à moi...

Il descend de cheval, s'approche de Frémont, et lui glisse tranquillement, l'œil brillant :

— Voilà la solution à notre problème.

— Je crois que j'ai déjà compris. Ce type est recherché par les guerriers qui nous empêchent de passer, non ?

— C'est un Arapaho. Il a volé, je sais pas comment, parce qu'y est pas très loquace. C'est un truc important pour nos amis, et j'ai bin l'impression qu'on tient la cause du problème.

— Il faut qu'on réfléchisse à la meilleure façon de tirer parti de cette nouvelle situation.

Les deux hommes vont s'isoler sous la tente, et Carson, qui a passé la plus grande partie de la journée à cheval, commence sans même se reposer un instant, ni même se restaurer.

— Les palabres ont rien donné de plus que d'habitude. Ces chiens ont la tête dure, et y ont l'idée vissée dans leur sale caboche de sauvage qu'ils laisseront personne tranquille tant que... du diable si je sais quoi en fait. La Vierge m'est témoin que j'étais complètement découragé, et j'aurais volontiers tiré dans le tas, et zigouillé tous les emplumés qui me seraient tombés sous la main...

— Et malheureusement les autres nous auraient aussitôt attaqués, ainsi que tous ceux de la région, comme tu me l'as expliqué des quantités de fois.

— Toujours est-il qu'on était toujours bloqués. C'est en revenant qu'on est tombés sur celui-là, fait-il en montrant derrière lui avec le pouce. On a croisé une horde de biches, Justus, un des

cow-boys, en a tiré une, et en allant la chercher on a vu ce gars, complètement épuisé depuis des jours qu'il se planquait dans son trou. On l'a tiré de là, il avait plus la force de résister. Je l'ai interrogé, y comprend l'Arapaho, pour sûr. Y avait avec lui une de ces besaces qu'y fabriquent avec de la peau raclée, et j'ai bien remarqué qu'il avait l'air d'y tenir. C'est les Shoshonis qui fabriquent ces trucs, et ils sont les seuls à les utiliser vraiment, cause que les autres y trouvent pas ça très pratique. Un truc de montagnard, quoi. La voilà, je l'ai ramenée, je vais te faire voir ce qu'y a dedans.

Il ouvre l'objet, et ils examinent son contenu. Quelques morceaux de pemmican, une outre encore humide, et une dizaine de tubes en écorce, de quelques pouces de long, fermés à une des extrémités par un bouchon en bois léger.

— Ces trucs là s'ouvrent en forçant sur le bouchon, j'ai pas eu le temps de regarder ce qu'il y a à l'intérieur.

Fremont essaye d'en ouvrir un. Il contient un paquet serré de peaux soigneusement enroulées les unes sur les autres. La matière est fine, souple, agréable au toucher. Chaque peau comporte une face couverte de signes étranges, alignés en colonnes, agrémentés de dessins à l'encre.

— Qu'est-ce que c'est que ces machins ? On dirait des textes écrits dans une langue bizarre. J'en ai déjà vu dans la boutique d'un chinois à Philadelphie. Mais je croyais que les indiens n'écrivaient pas ?

— C'est ce que j'ai toujours entendu dire. Fais voir les autres tubes...

Carson est étonné, il n'a jamais vu ça chez aucune tribu. Chaque boîte est décorée de signes colorés, et contient une demi-douzaine de peaux. Celles-ci sont parfois couvertes de figures un peu naïves, rouges, jaunes, et blanches, avec toujours les mêmes signes étranges. Le tout ressemble à une espèce de répertoire, de recensement, peut-être une liste de divinités ou de forces naturelles dans leur expression mystique.

— Ça se pourrait bien que ce soit comme une sorte de bible. Quelles sont leurs croyances ?

— Les éléments. Le soleil, la terre, tout ça. Je me suis jamais vraiment intéressé au problème, et d'ailleurs, je m'en moque.

Il réfléchit quelques instants, et poursuit avec l'idée qui le taraude depuis quelques minutes.

— Pour sûr que ce gars là est la clé du problème avec les Shoshonis. C'est lui qu'y cherchent, et ces tubes d'écorce de bouleau leur appartiennent.

— Je lis dans tes pensées. Deux solutions : on leur rend leurs objets sacrés, ils sont contents, tout le monde nage dans le bonheur, on continue notre beau voyage. Ou alors, ils s'aperçoivent que nous détenons les témoignages des esprits, pensent que nous sommes de mèche avec le jeune homme que tu as ramené. Ils entrent dans une grande colère, et nous massacrent jusqu'au dernier !

— Les deux sont peut-être, et y a intérêt à bien réfléchir comment on va leur présenter la chose. J'aimerais la première possibilité.

La petite troupe progresse en colonne sur le haut plateau, en direction de South Pass. À l'horizon, ciel bleu, dégagé, on voit une chaîne de montagnes dont les premiers éléments semblent s'avancer vers eux, petit à petit. Les sommets, d'une blancheur immaculée, dispersent quelques nuages négligemment accrochés. Des buissons d'armoises, bien qu'assez distants les uns des autres, rendent la progression pénible, on est toujours obligé de veiller à son cap après avoir évité l'un d'eux. La terre est pauvre, sableuse, couverte d'un tapis caillouteux ocre et gris.

L'air est froid pour un mois d'août. Quelques degrés de moins et l'on pourrait craindre la neige, ce qui serait catastrophique à cet endroit. Aucun animal ne trouble la tranquillité désolée des lieux, les réserves de viande se font rares. Il faut chasser plusieurs heures avant de simplement trouver un lièvre.

Frémont est en deuxième position, son regard est braqué sur les monts que l'on aperçoit depuis la veille. Il sait qu'il est probablement trop tard pour envisager une traversée des Montagnes Rocheuses cette année là, mais il reste quand même une petite chance. Un automne tardif, des conditions de voyage

favorables, bref, un peu de chance, qui pourrait lui faire gagner le temps dont il a besoin.

Le silence est complet, troublé seulement par le pas des chevaux et par leur souffle.

Ils sont maintenant entre deux collines étroites, ce qui cache l'horizon et rend la vision un peu oppressante. Les hommes dressent l'oreille, seul sens auquel ils accordent de l'importance, coincés qu'ils sont dans ce repli de terrain.

Et ils entendent une chose qui les trouble, qu'ils ne reconnaissent pas tout d'abord, mais qui éveille confusément leur attention un peu endormie, et focalise leurs pensées.

— Mais qu'est-ce qu'on entend, a dit l'un d'eux ?

— Rien, c'est le vent, a dit l'autre.

— Silence, bouclez-là, arrêtez les chevaux, a crié un troisième, qui a l'ouïe un peu plus affûtée que les autres.

Effectivement, quelques secondes plus tard, un bruit de galop se fait entendre, encore lointain, mais qu'on devine puissant, et qui est par moment renvoyé par les flancs des collines. Le cavalier est à bride abattue. Il était proche, en fait, à la recherche du groupe. Il apparaît brusquement, caché qu'il était par les buissons et par le relief. C'est un des leurs, c'est leur éclaireur, envoyé au matin pour ouvrir la route et prévenir tout danger d'attaque.

Il les a vus.

Il est en nage, son cheval est couvert d'écume. C'est un jeune gars, qui a peu bourlingué, mais déjà beaucoup vu. Il hurle :

— Les indiens ! Les indiens sont là, les guerriers, juste derrière moi, toute une troupe !

— Ferme là, lui crie Carson. Ferme-là bon sang de bois, maintenant !

Il veut dire maintenant qu'ils sont prévenus. Et maintenant on entend mieux, on comprend qu'on a continué à entendre, le roulement, ce bruit sourd d'un troupeau de chevaux lancés à pleine allure, et on ne comprend pas qu'on aie pu ne pas s'en rendre compte, et ça fait comme l'instant d'avant, par moment le silence tombe avec le vent, puis le roulement reprend, à chaque seconde plus sourd, plus important, plus mûr. Et Carson lui a crié aussi de venir se planquer avec eux, mais le nuage de poussière qui naissait des pieds de son cheval signe mieux leur présence que

le cheval lui-même, et tous savent que les guerriers sont là pour eux.

Et ils sont là, galopant, à deux cent mètres seulement, ça fait comme une onde qui passe la crête, on voit leurs lances pointées bien haut vers l'avant, certains ont des fusils, de ces fusils très longs que les soldats français avaient, du temps où ils étaient supposés contrôler la région. On les voit, bien en appui sur les genoux, penchés légèrement en avant, le corps couvert de poussière rouge et grise collée par la sueur, de telle manière que l'on ne fait que deviner les peintures sur leurs peaux nues. Ils crient à tour de rôle, un cri bref et puissant, ou au contraire une longue phrase d'un chant obscur, poing levé au ciel.

Carson craignait ce genre d'événement. Il a expliqué la manœuvre correcte, la seule possible. Ils sont tous prêts, fusil chargé, et se déploient en ligne malgré la pente, aussi serrés que possible. Carson se tient légèrement en arrière, de manière à contrôler ses hommes du coin de l'œil sans jamais quitter l'ennemi du regard. Il leur redit, surtout ne pas tirer, qu'ils vont s'arrêter à quelques mètres, et ne réagir qu'en cas de contact.

— Si on se prend une lance dans le bide, c'est un contact, a dit Vieux-bâton ? Sur le ton de la plaisanterie, mais en riant jaune...

Ça tombe à plat. Personne ne s'en amuse, les autres sont à cent mètres maintenant, et l'on sent le roulement des sabots jusque dans la selle, quelques chevaux commencent à broncher, tenus difficilement, tous ont les oreilles pointées vers l'avant.

À cinquante mètres, nul ne dit plus mot, chacun sent son cœur battre, sa gorge sèche, la poitrine prise dans un étau, une énorme envie de tourner bride et détalier, laisser loin derrière ce pays si aride et ses habitants si hostiles.

À dix mètres, un gémissement monte, enfle, couvert par le bruit de la galopade, devenu infernal. Janet crie entre ses dents serrées, son visage ruisselle, sa chemise est trempée, et de grosses gouttes de sueur s'écrasent dans la terre rouge.

À cinq mètres, les guerriers arrêtent leurs chevaux net, au moment même où le souffle de l'air déplacé atteint Carson et ses compagnons, suivi quelques secondes plus tard par le nuage de poussière qui les frappe en plein visage, pique les yeux qu'il fait pleurer, les forçant à baisser la tête, qu'ils tentent de protéger un

instant avec leur main. Sans qu'ils aient été touchés d'un cheveu, un contact est déjà établi, menaçant, méprisant, infiniment puissant.

Le cheval de Frémont a tenté de se dérober. En reprenant le contrôle d'une main de fer, celui-ci a pu jeter un coup d'œil derrière, et il a vu.

Il a vu les autres guerriers qui se sont approchés en silence et qui leurs coupent toute retraite, à moins de tenter péniblement l'ascension sur un des côtés. John C. Frémont, le grand explorateur, le meneur d'hommes, le futur général d'armée, est pris au piège par une cinquantaine de sauvages. Il en reste muet d'étonnement et de colère.

D'autres se sont tournés eux aussi, et la belle ordonnance dissuasive voulue par Kit Carson n'est plus qu'un souvenir. Le groupe d'explorateurs est en tas, ses membres sont fatigués et désarmés. Ils ne peuvent plus compter que sur l'avantage de leurs armes, auxquelles ils s'accrochent désespérément.

Une voix s'élève, Elle parle haut et clair, en langue française correctement exprimée, et serait plutôt à sa place dans un salon de thé de la Nouvelle Orléans que dans les plaines sauvages du futur Wyoming.

— Carson, tu nous a trompé !

L'indien qui a parlé brandit le sac de peau qui appartenait au prisonnier, et qui, tous peuvent le voir, est lourdement chargé. Il le jette d'un geste violent qui ébranle les aplombs de sa monture. Le sac roule, descend la pente quelques instants, s'ouvre. Deux pieds, deux mains, les extrémités de quatre membres coupées net, extraites du sac par la brutalité du choc, viennent se répandre.

Presque tous ont vu, ont compris.

Carson réfléchit à toute vitesse. Que dire, que faire, face à une troupe furieuse décidée à en découdre au premier signe agressif ? Ouvrir le feu est beaucoup trop risqué, ils n'ont pas l'avantage du nombre, sont face à des hommes qui maîtrisent l'art du combat. Ils sont loin de tout, et ne peuvent attendre aucune aide de quiconque.

Le chef des guerriers fait volte-face et va se mettre un peu à l'arrière derrière ses hommes. Il croise les bras et il attend. Un terrible face-à-face commence.

Frémont s'est tourné vers Kit Carson.

— Tu ne m'avais pas dit que ces gens-là parlaient le français !

— Du diable si je le savais jusqu'à aujourd'hui ! Et nom de Dieu qu'est-ce que ça change ?

Il a regardé l'autre avec humeur. Il a joué le tout pour le tout en livrant le prisonnier. Il sait qu'ils ne sont pas en position de force, et ça l'énerve. Ses nerfs sont à bout, en fait. Extérieurement, il est toujours le même type placide et sûr de lui, mais ces longues semaines l'ont usé où il a fallu à la fois quémander auprès des uns et tranquilliser les autres. S'il le pouvait, il enverrait tout promener. Il commence à regretter de s'être investi dans l'opération.

Il plante son regard dans celui de Frémont.

— Comme la langue c'est plus un problème, t'as qu'à prendre en main les opérations. Vas-y, je te regarde faire !

Un silence pesant s'installe. L'échange n'a pas échappé aux autres. Le soleil du zénith cogne dur. Une angoisse étreint les cœurs, acide, et forte. Colère, exaspération chez les guerriers indiens. Exaspération et peur chez les membres de l'expédition. En un instant mis en exergue par l'opposition entre les deux chefs, l'incertitude grandit, enfle, oppresse la poitrine des uns et des autres, proche d'éclater en folie meurtrière. On voit la pointe des fusils descendre peu à peu, le regard des hommes à cheval se figer.

Soudainement secoué d'une torpeur qui l'a paralysé jusque là, Frémont se rend compte du danger. En un instant, il voit son entreprise réduite à rien, l'anéantissement, la destruction de longs mois d'efforts, la mort peut-être, la mort sûrement.

D'un geste souple et vif, il descend de son cheval, range soigneusement le fusil dans son étui, et va se planter debout, entre les deux lignes de cavaliers. Les deux mains sur les hanches, il regarde les hommes nus qui sont devant lui, le corps peint et couvert de poussière, et qui ont suivi sa progression avec une incrédulité stupéfaite. Derrière, chacun retient son souffle.

— Croyez-vous que vous avez une chance de régler votre problème en nous retenant ici ?

Le chef se met à hurler, hors de lui.

— Nous avons été bafoués. Le chien Arapaho a payé le sang, mais ce n'est pas assez !

Frémont prend son inspiration et lance d'une voix calme :

— Ton problème n'est pas notre problème !

Et il attend la réaction, les yeux plantés au loin.

Tout est figé. Tous le regardent, surpris. Car l'habitude a été prise que ce soit Carson qui dirige effectivement les opérations. Depuis le début, celui-ci est partout, surveille tout, a l'œil à tout. Il sait comment parler aux hommes, comment les guider, quoi leur montrer. On a l'impression qu'il a tout vu, tout entendu, tout vécu. Les indiens n'ont vu que lui jusqu'à présent. Il parle leur langue, comprend leurs coutumes, leurs manières, a su se faire respecter d'eux, et de plus, il a une réputation. Quant à Frémont, ils le découvrent. Son maintien, sa façon de s'habiller, son élocution recherchée, tout cela est singulier, plutôt étrange. On sent qu'il serait incapable de dompter un cheval, et pourtant il en impose. Cet homme-là n'a jamais été contesté. Et là, devant tous, devant l'échec de la négociation et l'impossibilité du combat, il va réaliser l'impensable.

Il se penche vers le sac ouvert, qui gît là comme un gibier obscène, il saisit un pied tranché et le brandit en l'air, un peu de sang coule encore et baptise sa chemise encore blanche.

— Cet homme n'est pas des nôtres. Ces restes ne sont pas de notre chair. Nous vous avons rendu ce qui vous appartenait. Il ne nous reste rien de ce qui est vôtre, et vous ne gagnerez rien en nous provoquant. Votre honneur est restauré et le nôtre n'est pas en cause.

Il se tait un instant. Seul probablement parmi les indiens le chef a compris ce qu'il venait de dire, pourtant Frémont a joint le geste à la parole, et tous ressentent ce qu'il a exprimé. Leur hésitation est palpable, leur lassitude est perceptible.

Frémont pose un genou en terre et range calmement les déchets humains dans le sac de peau.

Le silence est toujours aussi pesant, les hommes immobiles. Pas un souffle de vent pendant qu'il replace méthodiquement les restes du prisonnier, l'un après l'autre.

Janet serre les dents, comme les autres. Elle attend la fin de ce macabre inventaire, se demande ce qui va suivre. Ses yeux passent de Frémont au chef indien, puis aux guerriers, puis

reviennent vers Frémont. Elle sent les compagnons figés à ses côtés, ruisselants de transpiration, l'un d'eux s'est oublié sous lui et l'odeur commence à se répandre. Nul ne sait comment la confrontation va se terminer et Janet serre de toutes ses forces le métal froid de son fusil.

Frémont se rend compte peu à peu de ce qu'il est train de réaliser, exploit très mince dont bien peu resteront les témoins, et il sait qu'il le doit plus à son inconscience impulsive qu'à un réel courage. Mais il essaye de rendre chaque geste plus beau, il tente de le réaliser parfaitement, sans le moindre défaut, afin que cette action, peut-être la dernière, soit aussi la plus belle, et que peut-être elle l'aide à passer à la postérité.

Lorsqu'il se relève, estimant avoir fait ce qu'il devait pour rendre la paix à la dépouille corrompue, il se tient simplement bien droit, regardant son ennemi dans les yeux, les mains encore pleines de poussière et de terre et de sang à moitié séché, et qu'il n'essuie pas.

Et il dit d'un ton simple et déterminé :

— Maintenant nous pouvons partir en paix. »

à suivre...